

"LE ROMAN CANADIEN"

UBALD PAQUIN

PS

9319

R6

v. 44

LE MASSACRE

DANS LE
TEMPLE

ROMAN
CANADIEN
INÉDIT



25¢

FOURNIER-28

ÉDITIONS EDOUARD GARAND,
MONTREAL



DAWES

BLACK HORSE

Ale et Porter



*La même qu'autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec
plus de cent ans d'expérience -*

Beauceville

JUIN, 1928

Montréal

LE MASSACRE DANS LE TEMPLE

Roman canadien inédit

PAR

UBALD PAQUIN

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

PS
9319
R6
N. 44

DU MEME AUTEUR

La Cité dans les fers, Roman.	25c
Jules Faubert, le roi du papier, Roman.	25c
Le mort qu'on venge, Roman.	25c
Les caprices du coeur, Roman.	25c
Le Lutteur, Roman.	25c
Le massacre dans le temple, Roman.	25c

Paraîtront bientôt

Contes bizarres.

La Mystérieuse Inconnue.	25c
----------------------------------	-----

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaption au théâtre et au cinéma réservés par

Edouard Garand

1928.

Copyright by Edouard Garand, 1928

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial;
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.



-#29-

LE
MASSACRE
DANS LE
TEMPLE
Par UBALD
PAQUIN

Illustrations
d'Albert Fournier

I

L'avocat de la défense se leva.

Le juge s'accouda sur le banc, le menton appuyé au creux de sa main droite.

Les jurés dans leur boîte, tendirent la tête, en adoptant chacun une attitude empruntée de minutieuse attention. Ils avaient conscience de leur rôle et s'apprêtaient à ne rien perdre du plaidoyer.

L'accusé, au contraire, nonchalamment accoudé sur la barre au fond du prétoire, semblait insoucieux de ce qu'allait dire son défenseur. C'était un colosse, fortement charpenté, et qui avait un air naïf et bon enfant. Il appartenait à cette catégorie de gens que l'on appelle de "bonnes bêtes", braves coeurs pour la plupart, dévoués et serviables, très difficiles à encolérer, mais qui ne se possèdent plus et sont capables de tout, sous l'emprise d'une passion.

Les curieux, en grand nombre, attendaient avec impatience.

L'avocat, bien que très jeune, et novice dans son art, avait conduit le procès avec une maîtrise inusitée.

Ce fut pour Montréal, "une trouvaille". Un être, dans sa sphère d'activité, se détachait de la masse, qui s'imposait à l'attention publique, du premier coup.

Armand Dubord, le défenseur, n'avait que vingt-six ans. Admis à la pratique du droit, depuis six mois à peine, il avait surpris et le juge, et ses confrères, par ses contre-interrogatoires serrés et surtout par sa façon de procéder. On pressentait en lui, un criminaliste d'envergure.

Il avait fait la psychologie de l'individu, et, tout en recherchant les circonstances atténuantes, s'était attardé à l'analyse des motifs, et, à remonter aux causes premières, aux causes morales.

Le substitut du Procureur, habitué à toutes les roueries de la Cour d'Assises et reconnu comme l'un des avocats les plus retors du Barreau, se trouva souventes fois dérangé dans ses prévisions.

Des témoins de la Couronne, et sur qui elle comptait le plus pour amener la conviction se tournaient contre lui, et, au lieu d'inculper l'accusé, tendaient par leurs réponses, à le disculper. De cela, il enrageait intérieurement.

Une trop longue expérience des tribunaux criminels, avait tué en lui, toute sensibilité.

Il n'avait qu'un objectif : remplir bien sa charge. Sa charge ? C'était d'obtenir une condamnation.

Elles lui plaisaient comme autant de victoires.

Le sens humanitaire et la bonté étaient disparus de son âme. L'accusé lui paraissait un gibier humain. Il ressemblait à un chasseur qui se réjouit chaque fois qu'il a visé juste et que tombe une victime.

Depuis le début de l'instruction, Armand Dubord ne pensait qu'à son procès ; il constituait pour ainsi dire, la pierre d'achoppement de sa carrière. De son issue dépendait l'avenir. Après avoir, au collège, dans ses classes de philosophie, décroché le prix Colin, il voulait, dans le monde, continuer la série de ses succès scolaires.

Il possédait tout ce qu'il faut pour réussir sauf peut-être ce que l'on est convenu d'appeler la "protection."

Mais il n'en avait cure pour le moment, se proposant de l'avoir plus tard. Individualiste au suprême degré, comme beaucoup de Canadiens de sa génération, il comptait d'abord et surtout, sur lui-même. Il n'était pas éloigné de s'écrier comme ce héros antique : "Moi ! moi seul, et c'est assez". Egaleme nt bien doué au moral et au physique, il avait conservé de ses origines paysannes, une robustesse assouplie par la culture. Brun de complexion, il avait des yeux grands et noirs, et qui fascinaient. Il possédait ce don rare d'une sympathie communicative.

Travailleur acharné, esprit curieux, toujours avide de connaissances nouvelles, il aimait l'étude à l'égal d'une passion.

Exubérant, causeur exquis, bon camarade, il n'avait connu depuis son entrée dans la Société, où adroitement, il s'était fauflé, que des conquêtes. En raison des possibilités qu'il recelait, on le considérait comme un parti avantageux. Beaucoup de jeunes filles avaient tourné vers lui des yeux enamorés. N'étant pas homme à bonnes fortunes, il avait fui les femmes faciles. Elles ne l'intéressaient que vaguement, pour ne pas dire, nullement. Il soupçonnait au fond de ces aventures trop de désillusions pour qu'elles méritent d'être tentées. Elles signifient pour qui s'y abandonnent un gaspillage de forces et d'énergies. De ses rares équipées d'étudiant, il ne gardait qu'un arrière goût d'amertume

et l'humiliante sensation d'une déchéance personnelle.

Fils de cultivateurs, aîné d'une famille de douze, l'instruction classique qu'il avait reçue, représentait pour les siens des sacrifices obscurs et continus. Ils avaient placé sur sa tête l'ambition de leur vie. Lui considérait comme un devoir de faire rejaillir sur le nom qu'il portait, un peu de cette gloriole tant désirée et rêvée.

Ce devoir, il l'avait accompli jusqu'ici. Au collège, c'était lui le premier, aussi bien à la classe qu'aux jeux. C'était lui qui, dans les grandes occasions, prononçaient les discours de circonstance. Il en respirait un orgueil doublé de l'orgueil des siens. Toujours au premier rang, l'écoutant dévotieusement, béatement, ils buvaient ses paroles dont ils n'auraient voulu perdre aucune.

En travaillant de nuit au bureau de poste, durant sa cléricature, il avait réussi à terminer ses études légales sans être à la charge de personne.

Depuis qu'il avait obtenu le "dignus intrare" dans le Barreau de la Province, il soupirait après l'occasion, la grande occasion, qui lui permettrait de se produire, de s'extérioriser et de montrer à ses concitoyens ce dont il était capable. Il était conscient de sa valeur et n'avait pas de culte plus grand que celui du "surhomme" qu'il voulait devenir.

Le hasard, la chance, comme il disait en donnant à ce mot Chance, un C majuscule, venait de le favoriser d'une façon imprévue. Dans son village natal, un habitant nommé Ephrem Langlois, avait tué d'un coup de poing, un commis de banque, nouvellement installé à St. X. . .

Ephrem Langlois, qui cultivait une mauvaise terre dans le rang du "Grand Brûlé" fréquentait une jeune fille du village : Aurélie Coderre. Depuis déjà deux ans, ils se voyaient tous les dimanches soirs, et souventes fois sur semaine. Il l'aimait comme un fou ; elle paraissait l'aimer. Est-on jamais sûr du cœur d'une femme ?

Ephrem était un bon garçon, rangé, sobre, pas très intelligent cependant. Il était dur à l'ouvrage et besognait du lever au coucher du soleil. La terre qu'il exploitait était rocailleuse et infertile, mais parce qu'elle lui venait de son père, il s'acharnait pour qu'elle rapporte.

Un jour, un jeune homme de la ville s'en

fut demeurer à St. X... Il remarqua Aurélie, et s'amusa à lui faire un brin de cour, un peu pour tuer le temps, un peu aussi dans l'espérance de triompher de sa vertu.

Timide à l'excès, Ephrem n'osa reprocher à la fiancée, l'étrange de sa conduite. Il en souffrit cependant, et passa des nuits à pleurer, lui le colosse.

La jeune fille se laissa prendre aux belles paroles du séducteur. Ce qui devait arriver, arriva : elle fauta. Désespérée par l'abandon de son amant, elle se confia à Ephrem, lui annonçant sa maternité prochaine. Il ne dit rien, mais, comme un automate, ayant dans le regard une fixité troublante, il se dirigea vers la banque.

En apercevant celui qui tout en prenant l'honneur d'Aurélie lui avait volé son bonheur, le bras se détacha du corps, fit dans l'air une trajectoire rapide, et le poing formidable s'abattit en pleine figure du commis qui alla s'assommer à dix pieds plus loin. Le crâne donna contre l'angle d'une table massive, et se défonça.

L'accusé était peu fortuné. Il ne pouvait se payer le luxe d'un défenseur célèbre. Une fois conduit aux cellules et qu'on lui demanda s'il avait un avocat, il se souvint d'Armand Dubord avec qui jadis, il avait "marché au catéchisme". Il l'envoya quérir. Celui-ci lui promit tout son aide. Il fit une enquête sur place, étudia les antécédents de la victime et ceux de son client. Quand le procès commença, il avait recueilli tout ce qu'il fallait pour faire, dans l'exercice de sa profession, un début sensationnel.

Il ne pouvait mieux débiter. Ce procès, avec son côté tristement passionnel, était empoignant pour qui évoquait la douleur de cet homme frustré, l'accusé, devant la révélation reçue.

L'avocat en fit ressortir toute l'âpreté. Des femmes, durant les témoignages, avaient pleuré, qui s'apitoyaient sur le sort d'Aurélie.

—Messieurs les jurés...

Un silence lourd recouvrit le prétoire.

Qu'allait invoquer Armand Dubord ? Quels arguments ferait-il valoir ?

Sa voix tremblait. Il était pâle. Ses yeux agrandis par l'émotion, semblaient plus noirs.

Comme un acteur qui affronte les feux de la rampe, il avait le trac.

Il savait les regards, tous les regards, braqués sur lui.

Il fit quelques pas devant la boîte des jurés. De ses paroles, de son plaidoyer, dépendait la vie d'un homme. La tâche entreprise lui fit peur. La vie d'un homme !

Il ferma les yeux pour se recueillir et lentement, il passa les mains devant ses paupières.

Il vit un gibet, et, au bout de ce gibet, une corde. Au bout de cette corde, une masse inerte de chair se balançait qui était un homme l'instant d'avant.

Il tendit ses facultés dans un effort suprême.

—Messieurs les jurés...

La voix s'affermait. A mesure qu'il parlait, il s'échauffait. La voix devenait vibrante. Les accents en étaient subjuguants. Il refit l'histoire du meurtre, brièvement. Quand il l'eut terminé, comme un médecin fouille un corps avec un scalpel, il fouilla l'âme de son client. Il en mit à jour les ressorts secrets. Il fit appel à la pitié, à l'humanité, à la conscience. Pénétré de son sujet, se dédoublant pour ainsi dire, il se mit dans la peau de l'accusé : ... Sa voix s'étrangla dans la gorge... Elle devint s'accadée, ... haletante.

Dans l'audience on entendit des sanglots s'étouffer.

Le juge lui-même, séduit par cette éloquence, se sentait ému, enclin à la pitié. Il oublia qu'il était juge pour n'être plus qu'un homme.

Durant deux heures, Dubord parla. Quand il reprit son siège, il avait la figure exsangue... Il chancelait... épuisé par la tension et l'effort.

Le soir, après trois heures de délibération, les jurés proclamèrent Ephrem Langlais innocent. Ils conclurent qu'il y avait eu provocation.

Armand Dubord fut sacré grand criminaliste. Il vit son portrait dans toutes les gazettes. L'on y commentait élogieusement la façon magistrale dont il avait conduit sa cause. La fortune lui souriait.

II

Madeleine Boisvert avait des cheveux roux, plutôt auburn, des yeux d'une couleur indéfinissable — verts, gris, violets, bleus on ne savait au juste — et que des cils très longs ombrageaient. Elle était grande,

haute de taille, et dans ses mouvements comme dans sa démarche, il y avait une souplesse toute féline. Ses lèvres étaient rouges et sensuelles, et ses narines frémissantes. Toute sa personne récélait un je ne sais quoi d'alanguissant, de trouble, de séducteur.

Son père, Maître Jules Boisvert, était l'un des avocats les plus célèbres de Montréal. Il comptait au nombre de ses clients les plus grosses compagnies connues, les plus fortes corporations de la Métropole. On le disait très riche lui-même et la rumeur publique le rangeait au nombre des millionnaires canadiens-français.

Madeleine n'avait qu'une soeur, mariée depuis six ans, à un financier de Québec. Malgré les infidélités de son mari qui ne se gênait pas de s'afficher, en plein Château Frontenac, avec les femmes d'autrui connues pour leurs moeurs galantes, elle s'était constituée la gardienne du foyer endurant les trahisons sans se plaindre, et reportant sur ses trois enfants, Gisèle, Octave et Pierre, l'affection que son mari dédaignait.

Cet exemple sous ses yeux d'un ménage malheureux, avait longtemps fait se barricader le coeur de Madeleine. Le jour où elle rencontra Armand Dubord, ses préventions contre l'amour cédèrent un peu, mais si peu que le jeune homme dut livrer un assaut complet avant de conquérir le coeur convoité. Encore, n'était-il pas bien sûr de sa conquête...

Était-ce la résistance des débuts qui l'avaient stimulé? Armand Dubord s'était épris de Madeleine, follement épris. Il s'était juré qu'il l'épouserait. Cela donnait un charme nouveau à son amour, cela lui donnait un prix plus grand à cause des difficultés surgissantes.

Pour elle, il abandonna toutes ses autres relations. Elle lui en sut gré.

Depuis qu'il était "établi", à la tête d'un bureau légal à lui, elle envisageait maintenant la possibilité d'être un jour sa compagne. Une à une, les pierres s'effritaient qui formaient le mur de ses préventions. Elle savait qu'il irait loin, qu'il ferait sa trouée. Elle l'admirait, le considérant déjà comme un grand homme, et supérieur aux autres jeunes gens qu'elle avait connus.

Et puis, elle se sentait attirée vers lui, physiquement: ses yeux la fascinaient, sa voix l'ensorcelait.

Cet après-midi là, qui était le lendemain du jour où l'avocat avait gagné son premier procès important, ils devaient sortir ensemble. Armand Dubord avait décidé de livrer l'assaut final, et d'offrir à la jeune fille de partager sa gloire naissante.

C'était une journée de mai, lumineuse, tiède. Depuis le midi, elle attendait impatiemment le coup de sonnette qui annoncerait son arrivée. Depuis la veille sa pensée s'imposait à elle avec une insistance qui tenait de l'obsession. Depuis la veille, elle s'était rendu compte qu'elle l'aimait à son tour avec autant de ferveur qu'il l'aimait lui-même. Elle avait hâte de s'entendre murmurer les mots qui grisent et qui, dans sa bouche, prenaient une signification ardente de passion.

Quand le timbre résonna, ce fut elle-même qui ouvrit.

Une robe bleu marine agrémentée de rouge, moulait son corps élancé, en faisant mieux ressortir le galbe.

Armand Dubord était radieux. Il portait écrit sur la figure, avec l'ardeur de vivre la confiance en l'avenir.

—J'ai failli manquer à ma parole, dit-il, vous m'en auriez voulu?

—Je ne vous l'aurais pas pardonné.

Il accrocha son chapeau et sa canne à la patère et pénétra dans le living-room. Sur la table, un volume gisait, entr'ouvert. Il en regarda le titre.

—"Ainsi parlait Zaratoustra" de Nietzsche. C'est vous qui lisiez cela?

—Oui.

—Et vous y comprenez quelque chose?

—Franchement, non. J'ai voulu le lire parce qu'il était votre livre de chevet. Vous avez toujours le culte du "Surhomme"? C'est là votre idéal?

—Oui. Il vous déplaît?

—Nullement, j'aime les ambitieux, les volontaires... Sans ambition l'homme ne ferait rien qui vaille... Nous sortons?

—Si cela vous fait plaisir?

—Il fait tellement beau. C'est moi qui vous conduit cet après-midi. Devinez où je vous emmène?

—A la Galerie des Arts voir vos deux aquarelles. J'ai lu le compte rendu de l'Exposition hier dans le "JOURNAL". Il y avait une mention très flatteuse pour vous.

Quelques minutes plus tard, ils cheminaient côte à côte rue Sherbrooke.

Ils incarnaient la jeunesse, la beauté et l'amour ; lui, élégant et droit, elle gracile et frêle, appuyée à son bras comme une fleur à son tuteur.

Ils ne voyaient rien de la rue ; ils allaient tout entier, absorbés en eux-mêmes. Le monde c'était eux. Ils étaient l'Univers.

— Pourquoi as-tu failli ne pas venir ?

Pour la première fois, elle le tutoyait. Etonné, il la regarda. Les yeux sourirent.

— Pourquoi ? ... Un rendez-vous important. Sam Dupuis, le président du Trust-Canadien désirait me voir. L'on veut me nommer aviseur légal de cette compagnie... Mais je vous avais... je t'avais promis cet après-midi... J'ai remis le rendez-vous à demain.

Il se tut un instant... puis continua...

— Madeleine, j'avais quelque chose à te demander... quelque chose à te dire... Je t'aime... je t'aimerai toujours... toujours...

Pour toute réponse, il sentit la main frêle, cette main diaphane, fine et longue qu'il aimait à caresser dans la sienne, accentuer l'étreinte sur son bras.

Sans avoir besoin de se rien dire de plus, ils s'étaient compris.

Ils continuèrent de cheminer, beaux comme des dieux, embellis, poétisés, immatérialisés par l'amour qui était pour chacun d'eux le premier amour.

— Et toi aussi tu m'aimes ?

— Tu le sais bien que je t'aime ?

— Depuis quand ?

— Depuis la première fois que je t'ai vu... depuis toujours... j'aime tes yeux, j'aime ta voix... j'aime ta démarche... tout...

Ils arrivaient en face de la Galerie des Arts. Ils gravirent l'escalier de pierre et pénétrèrent dans le grand hall.

— Tes tableaux, où sont-ils ?

— Dans la troisième salle, à gauche.

Ils s'y rendirent.

— Tiens... regarde... à côté de cette marine.

Il examina les deux aquarelles.

— Mais... c'est très bien cela... c'est très bien.

Un bane, au milieu de la salle, les invitait à s'asseoir.

Des visiteurs paraissaient le catalogue à la main qui examinaient les aquarelles et les toiles, reculaient pour juger de l'effet,

clignaient des yeux et repartaient plus loin recommencer le même manège.

Mais eux ne les voyaient pas. Ils n'entendaient pas leurs remarques. Ils étaient isolés en eux-mêmes. Je ne sais quel observateur a dit qu'on reconnaît les symptômes de l'amour chez les gens d'esprit à ceci qu'ils débitent des insignifiances en présence de l'être aimé. Et c'est une observation très juste. Il suffit de se trouver en tramway où au théâtre près de deux amoureux pour s'en convaincre. Le silence éloquent qui règne entre eux n'est brisé que par des réflexions naïves, des questions et des réponses plus naïves encore.

Et c'est charmant.

— Tu m'aimes ? ...

— Je t'aime.

— Tu m'aimeras toujours...

— Toujours.

Et l'on se pose inlassablement les mêmes questions et l'on se fait inlassablement les mêmes réponses.

La main de l'aimée reposait dans la sienne. Il se surprenait d'en caresser la peau qui était douce et tiède.

Naïvement, sans cause, ils souriaient, rien qu'à se regarder.

Les visiteurs devenaient plus rares. Quelques-uns les reluquaient amusés. Une anglaise fit un geste du menton qui signifiait : "Shocking" ; un étudiant eut un sourire discret, un mouvement ironique des lèvres.

— Quelle heure est-il, demanda-t-elle soudain.

Il leva le poignet à la hauteur de l'oeil.

— Quatre heures et demie. Nous prenons le thé ensemble ?

— Si tu le désires...

Ils sortirent. L'air fraîchissait un peu. Le soleil plongeait ses rayons obliquement sur la ville, et les maisons faisaient de grandes taches d'ombre dans les rues.

— Tu ne m'as pas encore parlé de tes projets, lui dit-elle.

— Mes projets ? ...

Et dans ses yeux une flamme passa qui rendit lumineuses ses larges prunelles.

— Mes projets ? ... Ils sont immenses. Ils sont grandioses... D'abord. Toi. Tu es ma plus grande ambition. Nous allons nous marier le mois prochain... Demain, j'en parlerai à ton père... Tu consens ?

Les yeux répondirent affirmativement.

— Ensuite... Je veux devenir quelqu'un... Etre le premier dans ma profes-

sion... Je ne me suis jamais contenté du second rang... Et puis je veux atteindre à la gloire et puis à la richesse et puis à la puissance... Pardessus tout... je veux ton amour... Mon idéal... Mon Dieu... Mon grand Dieu... c'est toi... Tu as confiance en moi, Madeleine?... Tu crois que je vais réaliser ce rêve?... que je vais le vivre?

—Je le crois.

—Avec tes chers yeux pour phare, je vais aller dans la Vie, laissant derrière moi un sillage éblouissant... je ne doute de rien puisque tu m'aimes... Quiconque se posera au travers de ma route, je le briserai... Mon bien, je le prends où je le trouve... Je n'ai pas de scrupules, et j'admire le peuple anglais pour sa devise "What we have, we hold" et j'ajoute: Ce que je n'ai pas, je m'en empare."

Ils étaient en face du Ritz. Un laquais, en livrée galonnée d'or fit tourner la porte. Ils entrèrent dans l'hôtel et se dirigèrent vers le "Palm Court". L'orchestre jouait la deuxième danse hongroise de Brahms.

Ils s'installèrent à une petite table qu'éclairait discrètement une lampe à abat-jour crème.

Et, pendant que continuait la musique ils écoutaient en eux le poème ardent de la vie que leur jeunesse chantait.

III

Discrètement, trois coups sur la porte brisèrent le silence. Dubord se leva de la table où il lisait "Le Mercure de France" et alla ouvrir.

—L'Abbé! s'exclama-t-il, à l'apparition du visiteur. Et il se précipita vers lui, lui souriant cordialement, les deux mains tendues.

—Je suis heureux de te voir!... Tes visites se font rares! Tu me manques!

Pâle, le regard ardent, révélant une vie intérieure intense, les membres grêles dans sa soutane mal taillée, l'abbé Jules Mousseau, vicaire à la paroisse de St-X... lui rendit son étirement et s'installa à la table où l'instant d'avant, travaillait Dubord.

C'était un ancien confrère de classe. Depuis l'Adieu à l'Alma Mater, bien qu'ayant choisi des voies différentes ils n'avaient cessé de se voir régulièrement, de s'estimer et d'entretenir ensemble, les relations les

plus amicales, tout en étant diamétralement opposés quant à leurs principes moraux.

L'abbé, sévère pour lui-même était très indulgent pour les autres. Il comprenait la faiblesse humaine, et sans l'excuser, faisait la part des circonstances.

Bien que Dubord se vantât de ne croire à rien, ni à Dieu, ni à diable, l'abbé Mousseau ne cessait de le fréquenter et de l'aimer. Il priait pour lui, espérant qu'un jour les écailles tomberaient de ses yeux et qu'il verrait la vérité face à face.

—Je viens te féliciter de tes succès. Les journaux ne parlent que de toi. Te voilà presque un grand homme.

—Je te remercie. Mais il y a un autre succès bien plus grand que celui qui est apparent que j'ai remporté.

—Et lequel?

—Je me suis fiancé hier soir avec la seule femme que j'aime et que je convoite...

—Avec qui?

—Madeleine Boisvert.

—Connais pas.

—Tu ne la connais pas?... je te plains. C'est l'être de grâce et de charme la plus parfaite que je connaisse...

L'abbé se contenta de sourire.

—Cela te fait rire. Réellement tu es à plaindre. Et je ne comprends pas la vie que tu mènes... une vie sans amour. Est-ce une vie? Il n'y a qu'une chose qui compte, mon vieux Jules, dans le monde. C'est l'amour.

Le même sourire indulgent erra de nouveau sur ses lèvres.

—Oui! je te plains, surtout quand je contemple nos deux vies... la tienne, rangée, monotone, sans luttes... Vivre ignoré, sans ambition! Quelle tristesse! Ne pas boire à la coupe la plus capiteuse, celle qui procure l'ivresse des sens. Faire aujourd'hui ce que tu as fait hier, et demain, recommencer... Dans quelques années, tu auras une cure et tu vivras insoucieux et insouciant, dans ton presbytère, comme un rat dans son fromage de Hollande.

C'était l'un des plaisirs de Dubord que de plaisanter l'abbé sur sa profession. Il aimait à le scandaliser. Mais l'autre ne relevait presque jamais ce que ses propos avaient d'irrévérencieux... Il savait le fond bon et excusait cet anti-cléricalisme de surface. Brusquer les événements n'amène jamais de résultats heureux.

Pour faire dévier la conversation, il a-

mena sur le tapis un sujet qui passionnait toujours l'avocat : le culte de l'orgueil, le culte du surhomme. Il lui laissa énoncer sa théorie du surhomme puis, pour la première fois depuis bien longtemps il s'échauffa et apporta dans la discussion un peu de fougue âpre.

—Où places-tu ton idéal?..... Dans le prosaïsme des satisfactions terrestres?

—Non! A atteindre ses destinées! A combattre. D'abord pour le plaisir de combattre, ensuite, la volupté de vaincre.

—Et c'est pour cela que tu ris du sacerdoce, que tu te moques de la religion? Mais, mon cher ami, tu ne crois donc pas que pour arriver à se maîtriser soi-même, à étouffer ce cri de la chair qui commande en nous, il ne faut pas un héroïsme presque surhumain! L'héroïsme, le véritable et le plus grand, c'est d'accomplir quotidiennement et dans l'ombre, des besognes sans éclat. Ne crois-tu pas qu'il y a du courage et de l'héroïsme à renoncer aux joies terrestres, à l'amour, à la paternité, à la fortune... à se dévouer pour d'autres sans rien attendre en retour... Le besoin d'affection que tout homme porte en soi, nous l'éprouvons, nous aussi... mais nous avons aussi un autre besoin plus impérieux, c'est le besoin d'Infini. Il faut un Dieu à l'homme. Nous avons notre Dieu et nous le servons. Nous en vivons présentement dans l'espoir d'en vivre plus tard.

—Et moi aussi, je l'ai mon Dieu... j'en ai même plusieurs...

—Et tes idoles?...

—Des idoles si tu veux... mais ce sont des idoles à ma portée... Comme je suis matérialiste, j'exprime de la vie tout ce qu'elle peut contenir... En servant mes idoles, en les courtisant, je reçois la récompense immédiate. Après?... Je me moque de ce qui peut survenir après...

—Et les idoles?...

—Mon Dieu... mon grand Dieu à moi, c'est l'Amour; à celui-là, je crois et fortement : l'amour de la femme qu'on aime... qui devient partie intégrale de soi-même... parce qu'elle résume nos aspirations et nos idéals... c'est là, dans son accroissement que réside le bonheur, le seul bonheur tangible, palpable, le bonheur humain... Les autres dieux, les autres idoles à servir? L'Amour paternel... se dévouer pour quelqu'un, savoir que l'on va survivre dans un être que l'on a créé... vivre pour lui...

le chérir... dans la douceur du foyer confortable... Il y a aussi l'Amitié, la calme amitié sereine... Il y a aussi la gloire qui grise, renfermant dans ces six lettres comme un bruit éclatant de clairon...

—Quand tu auras atteint à tous ces buts divers tu te croiras un surhomme?

—Certainement.

—Quels piètres surhommes vous faites!..... Vous ne résumez la conception dans la recherche des plus grandes satisfactions! Un surhomme le financier que stimule le gain possible et les jouissances qu'il permet! Un surhomme le politicien ou le politique, si tu aimes mieux, que l'appât du pouvoir attire!... Vous voulez être quelqu'un par orgueil pour des motifs intéressés qui enlève tout mérite à vos actes. C'est le détachement de vos instincts de vos passions, qui vous dominent, qui vous subjuguent. Vous leur obéissez... frénétiquement mais en voulant que chacun sache ce que vous êtes... ce que vous faites. Vous ambitionnez la gloire et vous travaillez à l'atteindre par tous les moyens... c'est naturel... c'est ordinaire. Le surhomme, le vrai, et celui là seul est un surhomme est l'être humain qui vainc sa matière, qui s'élève au-dessus de lui-même, en domptant son moi. Saint Benoît Labre dont tu ris, était un surhomme! Tu ne vivrais pas deux années dans les mêmes conditions que lui, même s'il y avait au haut la plus grande gloire, la plus grande fortune. Saint François de Sales, l'homme le plus doux, la douceur même était l'être le plus irascible, le plus violent, le plus coléreux que l'on puisse imaginer. A force de volonté, il est devenu ce que tu sais. Il a tellement subordonné son "moi" physique à son "moi" moral qu'après sa mort l'on a constaté qu'il avait le foie presque pétrifié.

Et longtemps, ils discutèrent sans se convaincre l'un l'autre de la vérité de leurs arguments.

La demie de dix heures sonna.

L'abbé jeta un coup d'oeil sur l'horloge et se leva brusquement décidé à prendre congé : mais l'avocat le retint :

—Ecoutes, lui dit-il, j'ai une faveur à te demander... Elle va te paraître inconsciente après notre conversation de tantôt. C'est toi qui bénis mon mariage? Pour sauver les apparences et comme ma femme est catholique, je me maries devant l'E-

glise... Tu as des scrupules?... Je t'avertis que je vais agir consciencieusement. J'irai me confesser, bien que cela me répugne... Je le ferai sérieusement. Je tâcherai de m'imprégner des meilleurs sentiments et même de retrouver pour cet acte toute la ferveur et toute la candeur de mon enfance... Tu acceptes?...

—Je ne puis pas te le refuser.

Une dernière poignée de main, chaude, cordiale, et les amis se séparèrent.

L'abbé gardait toujours de ses visites une impression d'amertume et de tristesse.

Il avait la foi du charbonnier, une foi solide, tenace. Ses divergences d'idées avec Armand Dubord, l'absence de conviction religieuse de ce dernier l'affligeaient et le peinaient, parce qu'il l'aimait sincèrement...

Mais il espérait qu'un jour... Et puis, l'autre traversait encore la crise de la vingtième année...

Avec le temps les vieux ferments de foi germeraient qui feraient éclore la moisson spirituelle.

IV

Un matin de juin, en la basilique, Armand Dubord unit sa destinée à celle de Madeleine Boisvert.

La journée était tendre, caressante. Le soleil lui-même semblait en joie. Il dispersait amoureusement sur la ville, l'or de ses rayons. A l'intérieur de l'église, une foule nombreuse se pressait. L'orgue chantait. Dans l'âme de Dubord, la vie chantait plus fort. Il était radieux, fier comme un conquérant. Dans sa poitrine, son cœur battait, fougueusement.

Après les inévitables réceptions, mais qu'il abrégât, il sauta dans un auto et avec celle, qui, désormais, partagerait sa vie, il laissa la Cité-fiévreuse pour fuir au loin dans la solitude et le calme des montagnes. Durant quinze jours le toit rustique d'un chalet abrita son bonheur. Il vécut dans un rêve, une ivresse continue.

Et puis, la vie recommença. Il habitait dans Outremont un joli petit cottage, meublé avec goût.

Dans le cabinet de travail qu'il s'était aménagé, ils passaient leurs soirées, lui, à étudier et préparer ses causes, elle, à lire, à peindre, et à broder, mais à ses côtés, tou-

jours. De temps à autre, il abandonnait son travail, se levait, allait retrouver Madeleine. Il lui prenait la tête à deux mains, la regardait longuement dans les yeux, lui caressait les cheveux et sur ses lèvres fraîches, posait les siennes en un baiser ardent.

Et les jours passaient, fugitifs...

Un dimanche, qui était l'anniversaire de leur mariage, il lui proposa une promenade au loin, dans sa famille.

Depuis un mois, il était possesseur d'un auto, une superbe petite routière, puissante, rapide.

Ils partirent au matin, joyeux, exubérants, gais, parce que la vie était bonne, et que leurs jours tous pareils et jamais monotones étaient faits de bonheur.

Une fois la ville franchie et qu'ils s'engagèrent sur la grande route bordée d'arbres énormes, tout près de la rivière qui versait sa fraîcheur, il arrêta le moteur, enlaça sa femme, l'attira à lui, et doucement, câlinement, avec une ferveur de jeune amoureux il lui demanda, bas, tout bas à l'oreille :

—Madeleine, Madeleine d'amour, m'aimes-tu?

Elle ne répondit pas, se contentant de lever vers lui ses grands yeux frangés d'or.

Il répéta la même question.

Alors, à son tour, elle se pencha à son oreille, et lui murmura un secret... Son secret. Il leva les yeux vers elle. Il y avait dans son regard l'orgueil des conquérants quand ils ont pris des villes, des savants quand ils ont arraché leurs secrets à la nature, des artistes quand ils ont créé une oeuvre. Leurs mains s'étreignirent... longuement. Puis, il se pencha, le buste en avant, et mit le moteur en marche. Il hâleta et, comme un bolide, s'élança sur la route, ivre de vitesse.

La griserie de l'homme affolait la machine. Dubord exultait. D'avoir entendu Madeleine lui confier ses espérances d'une maternité prochaine, fit couler dans ses artères, plus vif et plus rapide, son sang qui brûlait. Il se sentait pris de vertige...

Le vent les fouettait au visage.

Un virement brusque faillit faire capoter l'auto.

La jeune femme, peureuse, lui étreignit le bras.

—Armand... sois prudent.

Mais lui, s'exclama :

—Je vais être père! Je vais être père!

Moi ! Moi ! Armand Dubord ! J'aurai un fils ! J'ai un fils !

—Armand, ne va donc pas si vite.

Une voiture obstruait la route. Il l'évita à grand peine.

—Armand, si tu m'aimes ! modère...

Il enleva le pied de sur l'accélérateur et ralentit graduellement jusqu'à l'arrêt.

Devant l'air apeuré de sa femme, une tristesse lui vint, subitement.

—Tu as peur, mon amour ?

—Oui... bien peur... tu as failli nous faire tuer.

—Je vais être raisonnable maintenant. Ce que tu m'as appris tantôt m'a fait perdre la tête... Tu ne m'en veux plus?... Bon!... j'aime tes yeux... là, quand ils sourient... Embrasse-moi... A présent, je vais être prudent.

Les parents d'Armand Dubord, cultivateurs à l'aise, habitaient dans le rang du Ruisseau Plat, à deux milles du village de St. X...

Madeleine n'avait jamais pénétré dans leur intimité. Non que celui-ci eut honte de sa famille mais sa lune de miel ou plutôt son voyage de noces terminé, il ne put quitter la ville où le retenait un surcroît de travail. Il avait remis sa visite aux fêtes.

Si l'homme propose, Dieu, et les événements disposent. A la fin de décembre, une cause de meurtre, importante et compliquée absorba tout son temps. Il remit donc à l'été le voyage projeté.

Il désirait que Madeleine participa à son passé, en foulant de ses petits pieds, la terre où son enfance s'écoulât.

Et aussi, une autre raison l'invitait à ce voyage.

En dépit de son raffinement et de sa culture, il éprouvait une admiration et une estime profonde pour les parvenus. Cette catégorie de gens que l'on ridiculise trop souvent était celle pour qui son respect était le plus grand. Même rustre, même vulgaire, un parvenu commandait son estime, et il savait gré à Napoléon, le plus illustre d'entre eux, de s'être entouré d'hommes nouveaux, issus du peuple, et, qui s'étaient hissés au sommet, de par leur propre puissance, de par leur propre volonté.

Il aimait les parvenus parce que lui-même était un parvenu et il lui plaisait de montrer à Madeleine que la position sociale qu'il occupait, il la devait à lui seul, il ne la devait qu'à lui seul.

Il n'avait prévenu personne de sa visite.

La maison paternelle, une maison de pierre construite par l'ancêtre, cent cinquante ans déjà, se dressait à une soixantaine de pieds de la route. Deux rangées d'arbres, des ormes au feuillage arrondi ombrageait le chemin qui y conduisait. Elle se perdait dans la verdure... des touffes de lilas, d'églantines, l'enveloppaient comme dans un écrin. En arrière, les bâtiments, la grange blanchie à la chaux, où tranchait le rouge des portes, le poulailler grouillaient de vie, la laiterie claire où les chaudières, sur un banc, brillaient et reluisaient au soleil. Plus loin, en bas du coteau, la Rivière à l'Ours, aux eaux noires, coulant entre les saules.

—Un auto sur la route ! lança Pierre Dubord, le cadet, un beau garçon de 22 ans, bâti en force.

—Un auto ? fit la mère, debout sur le perron.

Elle plissa ses petits yeux, et s'exclama :

—C'est Armand... puis, malgré l'âge elle s'élança, légère et vive, au devant des visiteurs.

Armand sauta à bas de la voiture, souleva la vieille dans ses bras restés vigoureux et l'embrassa sur les deux joues.

Il tendit la main à sa femme, l'aida à descendre et la fit pénétrer dans la cuisine du bas-côté, où les siens attendaient l'heure du dîner.

Devant elle, ils étaient gênés, comme figés. Ils ne savaient quelle attitude prendre. Mais ils se familiarisèrent vite et commencèrent à parler tous à la fois. Les questions pleuvaient de partout, l'une suivant l'autre, sans même attendre la réponse.

Madeleine était heureuse de pénétrer dans ce milieu nouveau pour elle. Son mari lui paraissait grandi d'être issu de ces gens obscurs.

Dans l'après-midi, Armand l'amena visiter les coins familiers de son enfance.

Sous ses pas des souvenirs, en grand nombre, se levaient.

—Ici... sous cet arbre, j'ai passé bien des heures à rêver. Sais-tu à quoi je pensais ?

—Non !

—A toi!... Oui ! à toi!... car même alors je ne te connaissais déjà... tu hantais mes rêves... je savais qu'un jour tu paraîtrais dans ma vie pour l'illuminer... je te

pressentais. Quand je t'ai vue pour la première fois, j'ai compris que je te connaissais depuis longtemps... j'ai compris que l'idéal auquel je rêvais jeune homme, c'était toi... Comme je t'aimais alors, Madeleine... et comme je t'aime aujourd'hui.

—Autant qu'autrefois?

—Plus! Aujourd'hui, je t'adore, je t'adore à deux genoux.

Et pour donner plus de force à ses paroles, il s'agenouilla devant elle, et lui prit la main.

—Ecoute-moi, Madeleine, s'il fallait que tu disparaisses de ma vie, je crois que j'en mourrais... Mais tu m'aimes...

—Tu le sais bien que je t'aime.

—Tu m'aimeras toujours... toujours?

—Pourquoi cette question?

—Parce que des fois, j'ai des pressentiments... Je suis tellement heureux que j'ai peur...

Elle posa ses lèvres sur son front et ses lèvres étaient brûlantes...

V

Nerveusement, les mains crispées, s'étreignant les doigts à disloquer les jointures, Armand Dubord arpentait les quinze pieds carrés de son cabinet de travail.

Malgré les portes closes et l'épaisseur des murs, des cris, des lamentations, qui avaient un quelque chose d'inhumain parvenaient jusqu'à lui. Et, à chaque fois, c'était comme si, subitement, son cœur dans sa poitrine, s'arrêtait de battre.

Une envie folle le tenaillait de retourner dans la chambre.

Il se rappela que le médecin l'en avait chassé.

Lui, pourtant maître de ses nerfs, n'avait pu, sans faiblesse, assister sa femme dans la douleur. Il était devenu pâle, prêt à défaillir, si bien que d'un ton qui n'admettait pas de réplique, le médecin lui intima l'ordre de se retirer le poussant même jusqu'à la porte.

Depuis, les secondes paraissaient des minutes, et les minutes des heures.

Autant que Madeleine, il souffrait. Il souffrait de l'entendre souffrir, il souffrait jusque dans sa chair.

Enfin, sur le seuil, le médecin parut.

—C'est un garçon.

Comme un fou il se précipita dans la chambre, s'abimant contre le lit. Il baisa

longuement la main pendante, qui était diaphane et blanche.

C'était fini, heureusement fini.

La figure pâle, auréolée par les cheveux auburn qui semblaient d'or, elle se retourna.

—Ca va bien, demanda-t-il?

—Oui... susurra-t-elle.

Elle fit signe à la garde de montrer l'enfant.

Quand il vit cette petite chose rouge, ce petit être sans défense où déjà vivait une âme, cet être qui était la chair de sa chair et la chair de l'épouse, une grande pitié l'inonda et aussi un sentiment incommensurable d'orgueil. Il leva la tête vers Madeleine et celle-ci lut dans son regard, tellement de fierté, tellement de reconnaissance et d'amour que le souvenir disparut des souffrances endurées... et qu'une joie immense l'inonda.

—Comment l'appellerons-nous?

—De mon nom, du tien, et du nôtre. Il s'appellera Armand Boisvert-Dubord. Et il sera beau... fort... et il deviendra célèbre...

Les jours sont devenus des semaines; les semaines des mois.

Comme les peuples, les individus heureux n'ont pas d'histoire.

Leur histoire serait banale à écrire : elle se résume en ces deux mots : Parfait bonheur.

Autrefois, au collège, Dubord avait un ami. Depuis trois ans, il ne l'avait vu. C'était son plus intime, son *alter ego* comme il se plaisait à l'appeler. Combien de projets d'avenir n'avaient-ils pas édifiés ensemble durant les longues promenades des après-midis de congé dans la cour du collège! Une solidarité était entre eux que rien jusqu'ici n'avait pu briser, ni le temps, ni l'absence.

Pierre Gervais, au contraire de l'abbé Mousseau partageait en tout les idées de Dubord. Ils étaient de la même trempe : arrivistes tous deux, matérialistes, terre à terre, possédant au même degré le culte de la force.

Ils s'étaient promis l'un l'autre "d'arriver" un jour, coûte que coûte, et, à la sortie du collège, comme les trois personnages de la "Croisée des Chemins" d'Henri Bordeaux, s'étaient donné rendez-vous à Montréal, dans cinq ans.

Où qu'ils fussent à l'époque, ils devaient se rencontrer.

Pendant que l'un avait choisi le Monde, avec un grand M comme voie vers le suc, avec un grand M, comme voie vers le succuliste, s'en était totalement éloigné : Gervais n'avait jamais mis les pieds dans un salon. Il n'avait eu, dans sa vie, aucune aventure sentimentale. Non qu'il détestait les femmes, mais leur société l'ennuyait profondément. Il plaisantait souvent son ami, alors que ce dernier, durant leur temps d'Université, s'abandonnait à ce qu'il appelait l'amollissante atmosphère des thés, des réceptions et des bals ! Au contraire d'Armand il n'était pas d'abord sympathique. Il n'avait qu'un ami.

Pierre Gervais, issu lui aussi d'une famille de terrien, en gardait les caractéristiques. Sa famille demeurait en bas de Québec, dans le comté de Matane. La résidence paternelle était nichée sur une falaise, au bord du fleuve. De ses longues rêveries d'adolescents, alors qu'il contemplait l'horizon élargi d'immensité, il avait conservé dans le regard un peu du gris et de l'énigme de la mer. Fils unique, il perdit son père qu'il adorait, au début de sa vingtième année, et sa mère, quelques mois après. Il se fit un point d'orgueil de ne paraître ressentir aucune émotion de ces deuils successifs. Pourtant, ils le laissaient seul sur terre sans personne sur qui déverser le trop plein d'affection qui, à certaines heures, fait déborder le cœur de l'homme. Il souffrit beaucoup néanmoins, mais jamais une larme ne monta à ses yeux, jamais un muscle ne fit tressaillir son visage impassible. Aux funérailles, ses proches le qualifièrent de "sans cœur" à cause de cette attitude. Sa philosophie se résumait dans ces vers d'Alfred de Vigny :

*"Gémir, prier, pleurer est également lâche
"Et j'irai jusqu'au bout accomplissant
[ma tâche
"N'osant rien demander, et n'ayant rien
[reçu."*

Ses études de génie civil terminées il n'eut plus qu'un objectif : brûler les étapes.

Aucun effort ne lui répugnait. Au contraire. Plus une besogne demandait d'efforts, plus elle le tentait.

Le gouvernement fédéral venait de décider d'envoyer une expédition vers l'extrê-

me Nord. On avait beaucoup de difficultés à recruter les ingénieurs et les arpenteurs à cause des périls que cette mission comportait et aussi de sa durée. Il s'agissait de faire le relevé des lacs et des rivières dans la région qui avoisine la baie d'Hudson. L'absence devait durer trois ans. On offrait aux arpenteurs et aux ingénieurs, chefs d'équipe, le salaire de \$10,000 par année. Malgré ces offres alléchantes, il restait un poste vacant. Gervais eut vent de l'affaire, fit application et un mois après il partait avec ses hommes vers ces régions mystérieuses où il lui tardait de pénétrer.

Doué d'une force herculéenne et d'une endurance peu commune, Pierre Gervais avait accompli sa mission sans en être trop incommodé. Il avait enterré deux de ses hommes en route, l'un tué par un arbre, l'autre noyé dans un rapide et dont on avait trouvé le corps plus bas, déchiqueté sur les rochers.

Son teint s'était bronzé et ses traits avaient acquis une dureté qui le rendait encore plus mâle.

Quand il foula de nouveau le sol de Montréal, son ami prévenu par télégramme l'attendait sur le quai de la gare. Les poignées de main s'échangèrent cordiales, fraternelles. Avant de se parler ils s'examinèrent l'un l'autre.

—Tu as changé?

—Vieilli?

—Non, plus dur.

—Toi aussi tu as changé... tu rajeunis.

—C'est le bonheur qui me change ainsi... Où sont tes bagages?... Il est entendu que tu passes la semaine chez moi et qu'ensuite nous t'amènerons à la campagne finir le mois. Ta visite coïncide avec mes vacances. Ma femme a bien hâte de te voir.

Quand la porte du cabinet de travail s'ouvrit et que Madeleine parut sur le seuil, Pierre Gervais eut un arrêt brusque du cœur et il semblait que quelqu'un lui serrait la gorge à l'étouffer. Une rougeur lui colora les joues et ses yeux se fixèrent ardemment sur la jeune femme qui baissa la vue et rougit à son tour.

L'avocat n'eut pas connaissance de ce saisissement qui à la même minute s'était emparé des deux être qu'il aimait le plus au monde.

Il les présenta l'un à l'autre, et tous trois gagnèrent la salle à manger, après avoir

admiré l'héritier qui commençait son neuvième mois.

L'ingénieur se laissa engourdir par cette atmosphère familiale, toute chaude de confort. Lui, taciturne habituellement sur ce qui le concernait, narra différentes péripéties de son voyage lointain. Un secret désir était en lui, de plaire, d'éblouir et il éprouvait un sentiment ou plutôt une sensation de jalousie contre son ami le plus cher.

Pendant qu'il parlait, Madeleine le regardait; elle semblait boire ses paroles. Parfois, elle fermait les yeux, et s'imaginait le narrateur dans son costume pittoresque d'explorateur au milieu du décor terrible de neiges à perte de vue. Et il se glissait en elle une admiration profonde pour lui. Parfois aussi elle se surprenait à écouter les battements de son cœur qui était plus forts.

Elle se sentait attirée par cet homme dont les yeux glauques, malgré leur coutumière dureté, brillaient à certains instants. Quand il la regardait trop longtemps, une sorte de vertige lui serrait les tempes.

Comme une heure sonnait, Pierre demanda la permission de se retirer.

Il ne voulait pas qu'à cause de lui, l'on dérangeât ses habitudes.

—Vous devez être fatigué de votre trajet en chemin de fer?

Il sourit.

—La fatigue et moi, Madame, nous sommes les plus grands ennemis. Après avoir passé par où j'ai passé, je pourrais voyager bien longtemps avant de ressentir ses attaques. Mais il ne s'avoua pas que jamais, auparavant, il n'eut à faire face à une difficulté plus grande. Cette femme, qu'il ne connaissait pas l'instant d'avant, venait soudain de créer le problème le plus douloureux comme le plus complexe. A défaut de conviction, il avait l'intuition qu'il l'aimait et qu'il l'aimerait. Aussi la première nuit passée sous le toit amical, toit hospitalier s'il en fut un, fut plus dure à supporter que toutes celles vécues dans les immensités nordiques et par des froids quasi meurtriers.

Il ne put fermer l'oeil de la nuit. Toujours lui venait à l'esprit la vision première perçue d'elle. Il la revoyait sur le seuil de la porte, élégante dans sa robe mauve qui la moulait, faisant mieux ressortir le galbe de son corps.

Et un désir, un désir fou qu'il ne pou-

vait contrôler lui venait de la revoir. Les yeux grands ouverts, les membres brûlants de fièvre, il ressentait en lui, et pour la première fois, les affres du désir. C'était donc vrai qu'il l'aimait.

Il se débattait contre cette certitude qui s'implantait de plus en plus dans son cerveau. Non! Cela ne pouvait être!

La femme de son meilleur ami!

Et un immense dégoût lui vint de lui-même. Il se méprisait.

Jamais, auparavant, une femme n'avait fait battre son cœur.

Fallait-il qu'une seule l'impressionnât à ce point de lui faire oublier ce qui n'était pas elle, que ce fut précisément la femme d'Armand Dubord, son ami de confiance, son ami de cœur, son seul ami.

Non! cela n'était pas possible! Il jura de ne la considérer que comme une amie... et d'étouffer jusqu'aux moindres vertiges d'un amour qu'il jugeait mauvais.

Ce ne fut qu'aux petites heures que le sommeil vint enfin clore ses paupières et lui apporter le repos... Le repos de ses sens... le repos qu'il avait toujours connu et qui menaçait de le fuir... irrémédiablement.

Et durant ce temps-là, à quelques pas de lui, un autre, confiant, fidèle, faisait son éloge et sans le savoir travaillait à tisser la maille qui emprisonnerait deux êtres pensants... Sans le savoir, il se constituait l'artisan de son propre malheur. Il sapait pierre par pierre l'édifice du foyer familial.

Le lendemain, quand ils se rencontrèrent, une sorte de malaise, une gêne, établit entre Madeleine et Pierre son impalpable mur. Ils s'évitaient du regard. Chacun intérieurement luttait contre ce mystérieux attrait qui les aurait poussé dans les bras l'un de l'autre s'ils avaient obéi à leur impulsion. Et Dubord exultait. Sous le même toit, il y avait, réunis, les trois êtres qu'il chérissait le plus. Il y avait, synthétisés, autour de lui, l'Amour, l'Amour paternel et l'Amitié.

—Tu te souviens de Mousseau?

—Jules? Je l'ai perdu de vue depuis la sortie du collège.

—Il est abbé et vicaire à St. X... Nous nous voyons assez souvent. C'est un homme convaincu; je respecte ses idées tout en ne les partageant aucunement. En matière de religion, je suis comme toi, je ne

crois à rien. Avant mon mariage nous avons eu une discussion où chacun de nous a fait sa profession de foi. Pour moi, mes dieux, je les ai résumés en cinq, cinq idoles dont j'ai le culte : l'Amour, la Paternité, l'Amitié, la Gloire et la Fortune. Aujourd'hui, ma maison ressemble à un temple : Madeleine, l'Amour; toi, l'Amitié; mon fils, l'Amour paternel; la richesse, je m'achemine vers elle. La gloire? je commence d'être célèbre. J'ai eu telle de mes causes qui ont répandu mon nom dans tout le Canada. Je n'ai pas à me plaindre de la vie.

—Moi non plus. Mon expédition me rapporte un joli magot. C'est vrai que je l'ai gagné et bien gagné. Je ne regrettes pas ces trois années. Je suis maintenant en mesure de m'établir à mon compte. J'abandonne toute expédition lointaine. Je me spécialise dans la construction. Avant quelques années, je serai l'un des plus puissants entrepreneurs de Montréal.

—Tu ne penses pas à te marier?

—Me marier?

Il éclata de rire.

—A quoi bon! Tu me connais. Tu sais que je n'aime pas les femmes...

—Probablement parce que vous n'avez pas encore rencontré votre idéal, dit Madeleine.

Il la regarda... Elle frissonna sous ce regard qui devint soudain brûlant de passion. Il lui sembla que ses yeux la déshabillait toute.

Il dit:

—Oui! Je l'ai rencontré... Trop tard.

—Et elle se nomme, interrogea Dubord?

—Ah! Ca, par exemple, c'est trop me demander... si tu veux, nous allons parler d'autre chose.

Dans la matinée, il accompagna l'avocat à son bureau.

—Sais-tu ce que tu devrais faire?

—Non.

—Proposes à ma femme de sortir avec toi... Vous irez au théâtre ou prendre le thé ensemble.

—Tu es sérieux?... D'abord que vont dire les gens?

—Je te croyais comme moi au-dessus des préjugés et des qu'en dira-t-on.

—Je le suis...

—Il y a une objection plus forte que ça ajouta-t-il mi-sérieux, mi-plaisantant, si je prenais goût à la compagnie de ta femme!

—J'ai suffisamment confiance en Made-

leine et suffisamment confiance en toi pour n'avoir aucune crainte sous ce rapport.

—Alors, tu prends la responsabilité des conséquences?

—Je la prends.

—Où dines-tu?

—Chez moi. Nous dînerons ensemble. Je vais au Palais dans quelques minutes. A midi, je serai de retour... Nous nous rencontrerons ici... Tu peux prendre mon auto pour tes courses...

Avant de partir, l'ingénieur demanda :

—Pourquoi tiens-tu tant à ce que je sorte avec ta femme?

—Pour te la faire apprécier et pour que tu saches combien mon bonheur est grand.

L'après-midi, tel que convenu, Pierre Gervais proposa une promenade à Madeleine.

Le mari insista même pour qu'elle accepte.

—Pierre est un peu dépaysé... et puis il fait si beau. Ça te sera une distraction.

La jeune femme accepta. Ils allèrent reconduire l'avocat à son bureau, et peu de temps après, leur auto roulait dans la campagne sur les bords du lac St-Louis. Le jour était beau; la lumière limpide.

—Savez-vous, Madame, que j'éprouve aujourd'hui, à goûter la douceur d'être oisif, une sensation que je n'ai pas connue depuis des jours bien lointains: j'ai l'illusion d'être en vacances.

—Dites plutôt "la réalité"... Vous êtes en vacances.

—Je veux parler de mes vraies vacances quand je laissais le collège après la distribution des prix pour retourner chez moi. Etiez-vous pensionnaire au couvent?

—Oui.

—Alors, vous devez savoir ce que signifiait ce mot: vacances. La liberté! Errer à sa fantaisie par les champs, jouer sur la grève, pieds nus, n'avoir aucune obligation, aucun devoir, être libre.

—Vous êtes libre aujourd'hui.

—Aujourd'hui, oui... mais demain la vie non pas va commencer mais recommencera, avec ses tracas, ses incertitudes, ses luttes, ses déboires...

—Vous avez peur de la vie?

—Voulez-vous que je vous fasse une confidence? Je n'ai jamais eu peur de la vie... je n'ai jamais eu peur de la lutte... Plus que cela, je l'ai aimée, je l'aurais recherchée...

—Et maintenant?

—Maintenant... j'ai peur de demain... j'ai terriblement peur.

—Puis-je vous demander pourquoi?

Il ne répondit point.

L'auto venait de s'engager dans Senneville.

Changeant de sujet, comme ils passaient devant l'une des résidences princières qui s'échelonnent, sur les bords du lac des Deux-Montagnes, il dit :

—N'est-ce pas que ce serait l'idéal, cela, posséder de l'argent, follement, pour se bâtir des châteaux, les encadrer dans la verdure, construire autour, des parcs immenses, avec des fleurs en quantité, des allées qui serpenteraient, dans le vert du gazon, au milieu des plate-bandes qui exhalent quand vient le soir, un parfum qui grise.

—C'est un peu le rêve de mon mari d'être riche à millions... Mais écoutez-moi Pierre, — pardon, monsieur Gervais — je suis tellement habituée à entendre parler de vous par ce seul prénom : Pierre.

—J'aimerais que vous m'appeliez ainsi, comme si j'étais un ami, un très vieil ami d'enfance... Vous me demandiez?

—Comment un homme comme vous, un homme d'énergie, qui avez affronté les pires dangers, qui avez fait face à la mort, à la mort prosaïque, bête, vous avez peur de la vie?

Il ralentit l'allure de la machine et sans qu'il se rendit compte de son acte, il lui avait pris la main.

—Pourquoi? Pourquoi?... parce que je vous ai connue... parce que vous êtes apparue dans ma vie... hélas trop tard, pour me faire comprendre qu'une seule chose dans l'existence donnait du poids à nos actes, une seule chose... Pardonnez-moi de vous parler ainsi, Madeleine... A mon tour je vous appelle par ce nom... Rien qu'à le prononcer me semble doux... Il se ressaisit et continua, toute son exhalation subitement tombée.

—Pardonnez moi!... Demain, je m'en irai. Où?... Je ne le sais pas. Je retournerai dans la solitude, la solitude immense où je me plaisais et d'où je n'aurais jamais du revenir.

—Oui... partez... c'est mieux... pour vous... et pour moi...

Le dernier mot de la phrase fut dit presque dans un souffle et, en même temps, il

remarqua que la main qu'il tenait prisonnière, vibrat dans la sienne.

Il arrêta complètement le moteur, et, mû par un sentiment d'impulsion qu'il ne put contrôler, il l'enlaça et passionnément, sur ses yeux, sur ses joues, sur sa bouche, il posa ses lèvres.

Puis, reprenant conscience des réalités, interdit, humble, il balbutia :

—Madame!... excusez-moi. Demain je partirai.

Elle avait les joues en feu, les lèvres frissonnantes, et son cœur battait, palpitant de désir, dans son corsage.

Le mutisme demeura longuement.

Elle lui dit, comme si elle extériorisait une idée qui l'obsédait :

—Comme la vie est bête!... Ne partez pas.

Quelques instants après :

—Oui! partez... demain... ce soir.

Puis, revenant sur sa décision, et, d'une voix faible, étouffée.

—Ne partez pas... si vous m'aimez.

Il la pressa de nouveau contre sa poitrine, et, la voix brûlante :

—Non! Madeleine, mon amour, je ne te laisserai pas... Je ne puis plus te quitter, je suis à toi, jusqu'au crime si tu l'exiges.

Et le silence retomba entre eux. Une sorte de complicité tacite les unissait.

Et pourtant, le jour d'avant, ils ne se connaissaient pas.

Quelle est donc cette mystérieuse puissance, qui attire ainsi l'un vers l'autre, deux êtres pensants! Ils n'avaient eu qu'à se voir pour éprouver dans le tréfonds de l'âme un sentiment trouble et dominateur qui annihile toutes les facultés de raisonnement. Ils ne pensaient nullement à la conséquence des paroles de fièvre qu'ils s'étaient dites. Ils subissaient l'emprise de la chair. Y a-t-il des êtres créés l'un pour l'autre? Y a-t-il une prédestination dans l'amour?

Mystère du cœur humain, mystère insondable que les psychologues n'ont pu résoudre pas plus dans la négative que dans l'affirmative.

Les jours qui suivirent, Pierre Gervais ayant fait taire la voix du subconscient par l'effort concentré de toute son énergie et de toute sa volonté évita de se trouver seul avec Madeleine.

Il était décidé à fuir, bien décidé. Mais par une faiblesse dernière, il voulait de-



Ils écoutaient en eux le poème ardent de la vie que leur jeunesse chantait... (Page 8).

meurer tout le temps convenu auprès de celle qu'il aimait. Il se contenterait de la voir, de l'entendre. Il se berçait de raisonnements illusoires. S'il partait plus tôt, il ferait peut-être naître des soupçons dans l'esprit du mari. Et puis, il se croyait assez fort pour dominer la situation, pour résister à l'attrait de la chair. Il ne se doutait pas que chaque jour raccourcissait la chaîne, resserrait les mailles qui les tiendraient prisonniers de leurs passions.

Le temps des vacances arriva.

Armand Dubord prenait un mois de congé. Il avait loué un chalet tout meublé, dans les Laurentides, sur le bord d'un lac.

L'homme, la femme et l'ami partirent.

Aveuglé et par son amour, et par son amitié, l'avocat ne se doutait de rien. Il était joyeux, exhubérant d'humeur. Ah! tous les projets qu'il fit pour ces quatre semaines de farniente! Les parties de pêches! Les excursions dans les montagnes avoisinantes!

Leur villégiature débutait sous les meilleurs auspices : un temps de fête, une féerie de lumière.

Le décor? Un nid d'amoureux : de la pelouse, des arbres, des montagnes, de l'eau.

Pierre Gervais ne se départit pas un instant de sa ligne de conduite. Seul, un observateur averti aurait pu se rendre compte de ce qui se tramait entre Madeleine et lui...

Elle passait des heures absorbées dans des rêveries langoureuses ; il devenait nerveux, irascible, moins maître de lui. La lutte commençait à l'épuiser. Il y eut des nuits, où il ne put fermer l'oeil, où il avait la tête en feu, le corps fiévreux. Ce n'était plus du sang qui coulait dans ses artères mais de la poix fondue, liquide, bouillante. Ils étaient dans le nord depuis une semaine quand l'avocat reçut un télégramme le demandant à Montréal pour le lendemain. L'ingénieur s'offrit à l'accompagner.

Animé de sa même inébranlable confiance Dubord refusa.

—La compagnie de ma femme t'ennuie-t-elle?

—Très bien, je reste... Tu l'auras voulu.

Et le lendemain, après le départ du train, ils étaient seuls, seuls pour la journée. Dans la voiture qui les ramenait de la gare où

ils étaient allés reconduire Armand, ils ne se dirent pas un mot!

Mais il remarqua qu'elle tremblait, qu'elle tremblait comme une feuille sous le vent. Il remarqua qu'elle était pâle, presque exsangue...

Et il sentit que sa gorge à lui devenait sèche et que son coeur pompait et refoulait avec violence le sang de ses artères.

Quand ils descendirent devant le chalet, elle lui dit :

—Soyez dans le jardin, tantôt, au Kiosque près du lac.

—J'y serai, répondit-il d'une voix sourde.

Elle monta à sa chambre et revint peu après. Elle avait changé de toilette et revêtu une robe de jersey bleu pâle.

Il l'attendait.

Il la trouva belle et désirable.

Elle se jeta dans ses bras, toute fragile comme une enfant, et au milieu des larmes qui abondamment coulaient au long des joues, elle soupira.

—Pierre! Pierre! Qu'avez-vous fait de moi? Pourquoi vous ai-je connue?

Elle défaillait : tout son corps souple s'abandonnait entre les bras robustes de son amant.

—Pierre qu'avez-vous fait de moi? Qu'avez-vous fait de moi?... J'étais heureuse avant le soir où vous êtes venu chez nous.

—Et pourquoi ne l'êtes vous plus?

Sa voix avait pris une inflexion très douce qui le surprit lui-même.

—Parce que je vous aime... je vous aime... malgré moi, malgré vous, même si vous vouliez m'empêcher de vous aimer... Vous ne voyez donc pas que je vous aime et cet amour insensé me consume et dévore ma vie.

—Et moi, Madeleine, je vous aime plus que vous m'aimez... Je vous aime comme un insensé...

Il noya sa bouche dans l'or de ses cheveux. Il humait le parfum de sa chevelure. Il se délectait de cette odeur de femme qui grise, qui peut mener aux pires folies, aux pires turpitudes, qui peut mener jusqu'au crime.

—Je ne puis vivre sans toi... Je te porte en moi, j'ai beau essayer de penser à autre chose, toujours, Pierre, mon Pierre, je vois tes yeux gris me poursuivre, se fixer étrangement sur moi, et me brûler.

Lui, ne pouvait que répéter : "Madeleine... Madeleine!... Ah! que je t'aime! que je t'aime!"

Soudain, dur, implacable, il se redressa.

—Madame! ce que nous faisons là est indigne!... Je ne puis pas le... nous ne pouvons pas le tromper... Vous êtes liés l'un à l'autre, indissolublement.

Elle tomba anéantie sur le banc, presque sans vie.

Lui, debout, la contempla avec pitié.

Comme c'est peu de chose, la nature humaine! Comme un rien suffit à désespérer, à briser deux vies.

Il serra le poing, et, intérieurement, maudit la fatalité.

—Madame, donnez-moi la main comme à un ami loyal, loyal envers vous, loyal envers Armand. Tous deux, nous sommes victime d'une faiblesse passagère... Demain, je vous le jure, je partirai pour jamais. Je trouverai un prétexte. Me pardonnez-vous?

—C'est à moi de vous le demander. Vous avez raison. Nous ne pouvons être l'un à l'autre... Je ne puis pas... je ne pourrai jamais vous appartenir... Je vous oublierai... Vous m'oublierez.

Pierre Gervais s'enfonça dans la montagne. Tout le jour, il marcha, grimant, escaladant, cherchant les endroits les plus difficiles à gravir. Un désarroi profond régnait en lui. Il ne pensait pas, il ne pouvait pas penser. Tant ce qu'il cherchait, c'était la fatigue, la bonne fatigue physique. Il ne voulait cet après-midi, qu'être une chose végétative.

Toutes les beautés du paysage le laissèrent indifférent. Il marchait... il marchait sans but.

Le soleil épuisa la gamme de ses couleurs.

La noirceur s'étendit sur la création. Elle enveloppa les arbres, les rochers, les montagnes, le lac.

Seul, le chalet sur ses bords se reconnaissait aux lumières des fenêtres. Elles étendaient sur l'eau deux fines lanières d'or.

Le feu qui le rongeait s'était apaisé. Un calme relatif s'infiltrait en lui. Il jugea le temps venu de réintégrer l'amicale retraite.

A peine eut-il pénétré sur la propriété que la bonne effarée courut à lui.

—Monsieur Gervais... monsieur Gervais. Il appréhenda une catastrophe.

Que lui importait après tout? Rien

pourrait-il survenir de pire que ce qui était déjà?

Il était emporté dans un remou de passion. Il avait beau se débattre. Le courant était plus fort qui le conduisait à la chute.

—Que voulez-vous? questionna-t-il, indifférent.

—Il y a que Madame est bien malade. Elle délire presque.

—Pourquoi n'alliez vous pas chercher le médecin?

—Je pouvais pas laisser l'enfant seul.

Retourner près d'elle, c'était anéantir la décision prise de rompre dès le début ces relations... c'était rallumer la passion violente qu'il avait réussi à étouffer mais qui n'en couvait pas moins sous la cendre.

L'ingénieur hésita quelques instants. Deux voix en lui parlèrent. Il n'en écouta qu'une.

—Occupez-vous de l'enfant. Je vais aller voir Madame Dubord.

En entrant dans la chambre, où elle gisait sur le lit, suffocante de sanglots, il éprouva une sensation étrange où se mêlait de la férocité.

Il était repris, entièrement.

Chacune de ses résolutions s'écroulaient.

Il en voulait à Madeleine, à Armand, à lui-même, à la société, à Dieu.

Sa tête oscilla dans un geste qui signifiait : "à quoi bon!" et il courut se blottir au pied du lit.

—Non Madeleine, je ne t'abandonnerai jamais, jamais... Ne pleures plus... Tu sais bien que je suis à toi... à toi pour la vie.

Il ne songea pas un instant que l'heure sonnerait bientôt du retour de l'avocat, il ne songea pas aux conséquences, terribles, épouvantables de la folie qu'il commettait dans un moment d'abherration.

Que lui importait tout cela! Oui que lui importait! Dorénavant, il n'était plus qu'une épave, qu'un jouet entre les mains de la Destinée. Ah! comme il la maudissait cette Destinée. Dorénavant, il ne lui faudrait reculer devant rien pour assouvir ce désir de bonheur qui était en lui, ce désir dont la violence l'affolait, l'étourdissait comme sous l'effet d'un choc brutal et continu. Et il embrassait avec effusion la main pendante, heureux de constater que les larmes séchaient, et que le cher visage se rassérénait.

—Oui, Madeleine, je t'aime! je t'aime

avec d'autant plus de puissance qu'avant toi, jamais une femme n'a fait battre mon coeur! Je t'aime avec toute la ferveur de celui qui aime pour la première fois... de celui qui a été sevré de tendresse et qui se rend compte...

Il n'eut pas le temps de finir sa tirade. Dans l'embrassade le la porte, une ombre se dressait.

Livide, se soutenant du coude au chambranle, Armand Dubord écoutait.

Pierre vit passer une lueur de crainte dans l'oeil de son aimée.

Il se retourna.

Il n'y eut pas un muscle qui tressaillit dans le visage du mari. Tout au plus pouvait-on y lire un sentiment de lassitude et de tristesse, une tristesse immense.

Il fit signe à l'ingénieur de le suivre.

—Pierre, lui dit-il, quand ils furent seuls, je te croyais un ami, je te croyais un homme d'honneur. Me suis-je trompé?

L'autre eut un ricanement amer.

—Je ne suis plus ton ami. Je te déteste cordialement. Je te hais.

—Alors, c'est vrai?

Pour toute réponse, il n'eut qu'un silence dédaigneux.

Tenaillé par la jalousie, il leva le bras pour frapper, mais aussitôt l'ingénieur lui saisit le poignet et le lui rabattit.

—Armand, c'est vrai que je te hais, que je te déteste. Je te déteste comme je n'ai jamais détesté.

Abasourdi, assommé par la soudaineté du choc, n'osant en croire ses yeux, n'osant en croire ses oreilles, Armand Dubord s'écrasa sur une chaise, et, les deux tempes comprimées entre les paumes de ses mains, il fixa sur le plancher, un point toujours le même.

Au bout de quelques instants, il se leva. De pâle qu'il était, son visage se colora. Le rouge lui montait jusqu'à la racine des cheveux. Il empoigna l'amant de sa femme par les basques de son habit et le regarda dans les yeux.

—Pierre, réponds moi. Il faut que tu me répondes... Si je voulais, je pourrais t'abattre, te tuer comme un chien. J'en ai le droit. Pas un jury au monde ne me condamnerait. Est-ce que ma femme t'aime?

—Elle m'aime... Et... je l'aime...

—Voilà la façon dont tu respectes les droits de l'hospitalité! Tu profites de la confiance que j'ai en toi, pour me tromper,

me tromper indignement, basement, lâchement. Sais-tu ce que tu es? Tu es l'être le plus vil que je connaisse.

—Et après? fit la voix ironique.

—Après?... tu n'es qu'un voleur, un voleur ignoble... Tu as pénétré chez moi... tu m'as volé l'affection de ma femme... tu as brisé mon foyer... tu as détruit mon bonheur.

Ils étaient exaspérés. Comme deux adversaires, ils se mesuraient, se toisaient... leurs narines palpaient, frémissantes... ils haletaient, leurs voix devenaient rauques.

Pierre Gervais, avant qu'il ait pu le parer, reçut un coup de poing en pleine figure.

Il ne broncha pas. Ses lèvres demeurèrent jointes, convulsivement, mais un mince filet de sang s'en écoulait qui descendait le long du menton, en le striant de rouge.

Il se contrôla.

—Frappe encore si tu veux... C'est un signe de faiblesse... Je te quitterai sous peu pour ne jamais te revoir. Mais avant, il faut que tu saches ceci. Tu m'as traité de voleur... Rappelle-toi, nos théories communes. "arriver par tous les moyens... prendre notre bien où nous le trouvons." J'aime ta femme. Elle m'aime... Je l'aime irrésistiblement... Elle m'est devenue nécessaire comme l'air que je respire. Je la désire avec passion, avec ivresse, avec frénésie... Je ne conçois plus la vie sans elle...

—Et moi...

—Toi, tu es l'obstacle, l'ennemi. Tu te dresses au travers de ma route.

—Comme toi au travers de la mienne.

—Encore une fois, rappelle-toi nos théories... Tu connais la solution qui s'impose... l'un de nous est de trop. Brise moi ou je te brise...

—De quel droit?

—Du droit de mon amour. Et maintenant, je te fais une confidence: je n'ai jamais été l'amant de ta femme.

Il ajouta d'une voix sourde.

—Je le serai... Tu t'arrogas le droit de disposer d'elle, d'en faire ta chose, parce que tu l'as connue avant moi, sans songer que nous étions créés l'un pour l'autre... La preuve c'est qu'entre nous deux, c'est moi qu'elle va choisir.

—Je relève ton défi. Nous nous sommes

tout dit. Que je ne te rencontre plus jamais; cette fois là je te tuerai...

—A moins que je ne te tue avant... Adieu.

—Adieu.

Le lendemain, Madeleine s'enfuyait avec Pierre Gervais.

VI

Quand il lut la missive laconique et brutale, laissée sous enveloppe à son adresse, Armand Dubord demeura d'abord hébété. Cela ne dura qu'un instant. Bientôt la rage s'installa dans son âme. Il bouillait; il était furieux, pris du désir de briser quelque chose. Puis il se sentit humilié, rapetissé. Il lui semblait qu'il baissait dans son propre estime...

"Le Destin est plus que ma propre volonté. J'ai lutté jusqu'au bout. Je t'abandonnes parce qu'il le faut."

Il lut et relut cent fois ces phrases. Elles étaient comme autant de pointes d'acier rougis qu'on lui entraît dans le coeur... dans la tête...

Et voici que, l'obsédant, la vision d'elle s'implanta... Il se rappelait avec une acuité extraordinaire tous les détails de sa physionomie, la forme de sa bouche, la couleur de ses yeux, le teint de ses joues... Et, comme jamais encore, il ne l'avait éprouvé, il avait le besoin charnel d'elle. Plus jamais, il n'entendrait sa voix claire chantante, plus jamais il ne connaîtra la saveur de ses baisers et le goût de ses caresses!...

Il se sentait les membres lourds... la tête vide.

Il allait dans la maison, arpentant les pièces. nerveusement. Il s'asseyait un instant, se relevait aussitôt...

Dans la chambre à coucher, quand il y pénétra l'émotion l'étrangla si fortement qu'il crut défaillir. Le lit était encore défait du matin. Il s'y jeta, embrassa les oreillers, s'imaginant qu'ils gardaient encore la douceur de ces joues.

Etait-ce bien vrai qu'elle était partie? Partie pour ne jamais revenir?

Ce soir, elle, sa chose à lui, son âme, sera dans les bras d'un autre...

Il tâta le revolver dans sa poche. S'il allait le tuer! Non! Maintenant il est trop tard. C'est hier qu'il aurait dû accomplir son acte de justicier.

Les dents claquèrent dans sa bouche... Fini! A jamais fini! Ecroulé, son bon-

heur? Madeleine! sa Madeleine! son adorée! L'inspiratrice de chaque jour!... Dégradée au rang des adultères! si elle revenait?... Oui elle reviendrait! Elle se ressaisirait! Et l'espoir, si faible soit-il, de son retour, le calma un peu. Mais elle serait souillée! Ce ne serait plus sa Madeleine d'autrefois. Si elle revenait, il lui cracherait au visage... Non! Il lui pardonnerait. Il passerait l'éponge sur le passé et recommencerait à vivre, ne gardant de cette aventure que le souvenir d'un cauchemar.

Au fait tout cela n'était peut-être qu'un cauchemar, un affreux cauchemar...

Non! il était bien éveillé! C'était bien son coeur, c'était bien sa tête, c'était bien ses sens qui souffraient.

Il relut la lettre encore une fois.

"Le Destin est plus fort que ma propre volonté. J'ai lutté jusqu'au bout. Je t'abandonne parce qu'il le faut."

Ces mots lui faisait trop mal. Il froissa le papier et le jeta loin de lui.

La douleur l'assommait. La rage impuissante, sans rien pour l'assouvir, le minait.

Des larmes montèrent à ses yeux. Il les refoula, ne voulant pas pleurer.

"Elle ne mérite pas que l'on verse une seule larme pour elle..."

Sa volonté tendue, bandée comme un arc, il décréta de n'y plus songer, de l'oublier. Seulement quand il le verrait lui, lui, le coupable, le vrai coupable, il lui ferait payer chèrement les minutes atroces qu'il venait de vivre.

Quant à elle, il savait qu'elle reviendrait... une fois sa passion repue... Il y avait l'enfant. Tout l'amour dédaigné, bafoué qu'il recelait dans son coeur, il le porta sur cette petite tête innocente qu'une femme misérable abandonnait...

Il le prit dans ses bras, le cajola, embrassa sa petite peau, parfum tendre et frais, et son amour paternel décuplé, centuplé, il oublia son chagrin, dans un sentiment immense de pitié et d'affection qui lui noya le coeur.

En remontant aux causes premières d'un acte, l'on fait souvent cette constatation qu'elles sont plus diverses et complexes qu'elles n'en ont l'air, de prime abord. Des impressions perçues jadis, oubliées au fond du subconscient agissent dans le moments de grande crise, avec une tenacité qui fait

osciller le consentement. Des détails d'éducation, des particularités de la formation première négligées ou accentuées forment un faisceau de mobiles d'une importance capitale.

Pour étrange que paraisse la conduite de Madeleine Boisvert, oubliant son mari, oubliant son enfant pour suivre l'impulsion des sens et du coeur, elle a son explication, — non son excuse — dans les idées puisées à l'école de son mari.

Pour contrebalancer l'influence de la chair, pour contrecarrer les besoins de la passion, il faut des barrières morales, solides, puissantes, tenaces.

Si forte que soit la créature, même si le sentiment de l'honneur est développé chez elle, il arrive un moment où toutes les voix de la conscience sont presque abolies, et seul le poids des responsabilités, doublé d'une aide surnaturelle, peut retenir sur la pente l'être qui glisse... Seule une éducation forte, des principes solidement inculqués retiennent dans le paroxysme des instincts déchainés.

Parmi les catégories de jeunes filles qu'Armand Dubord détestait les plus, l'on pouvait ranger celles communément appelées les "oies blanches". Il ne concevait pas qu'une femme soit ignorante des questions sexuelles. Chaque fois que l'occasion se présentait, et quand elle ne se présentait pas, il la faisait naître, il ne se gênait pas de critiquer l'éducation telle que donnée dans nos couvents et nos maisons d'éducation.

La femme, comme l'homme devait tout connaître, tout savoir, posséder exactement les mêmes privilèges, jouir des mêmes libertés. De la sorte elle était prémunie contre les dangers où succombent malheureusement de pures jeunes filles que leur ignorance rend imprudentes.

Quand il eut épousé Madeleine Boisvert, il s'étudia à la façonner à son goût. Ses convictions religieuses auxquelles il ne s'acharna pas d'abord, il les sapa graduellement, utilisant dans cet assaut le scepticisme et l'ironie.

Il voulait la débarrasser de ces "préjugés", indignes à son avis de personne bien pensante et d'êtres libres.

Se faisant le conseiller de ses lectures, il la guida pour arriver à ses buts, insensiblement et avec un doigté digne d'un meilleur objectif. Les romans mondains, ceux écrits par les romanciers de la génération précé-

dente, où l'intrigue, savamment compliquée, a pour thème l'éternelle triangle domestique, les livres encore plus osés, ceux où grâce à l'ironie et à l'esprit de l'auteur l'on tournait en ridicule les dévots et les bigottes, — sans se douter de la différence énorme qu'il y a entre ces deux catégories de personnes, — il les lui avait tous fait lire. Il ne venait pas une troupe de passage interpréter ce que l'on nous sert, hélas trop couramment, du Bernstein, du Wolf ou du Bataille, sans qu'il l'incitât à assister à ces représentations. Ce que Madeleine voyait dans ce théâtre d'auteurs sémités en vogue, c'était l'apothéose de l'adultère, la consécration du ménage à trois, la sanctification de l'Amour libre.

Elle en était venue à croire, et à son insu, qu'une femme qui n'avait pas d'amant, n'était pas une femme intéressante et que le droit à l'amour est un droit sacré qui détruit toutes les barrières.

Ayant perdu, grâce à la complicité du mari, les éléments de catholicisme et de christianisme qui auraient suffi, même à eux seuls, à la contenir dans la voie droite, elle était sans doute disposée à s'abandonner sans retours, le jour où la Passion, la grande Passion qui ravage l'âme soufflerait dans son coeur.

Ces ferments obscurs germeraient en elle qui lui offrirait une excuse, du moins un prétexte...

C'était tout cela qui avait agi obscurément et l'avait fait se décider, à abandonner son foyer pour suivre l'homme qui soudainement venait de se dresser dans sa vie...

Le mari, maintenant, commençait à se rendre compte qu'il était peut être en faute... et il en venait à regretter l'éducation dont il s'était fait le propagateur.

VII

Les grandes douleurs sont muettes.

Une fois sa crise terminée, Armand Dubord, le jour même de la trahison de son ami, et de l'abandon de sa femme, ferma le chalet qu'il n'habitait que depuis quelques jours, et réintégra son domicile à Montréal.

Il décida d'arranger sa vie d'une façon nouvelle, et d'attendre le retour de l'infidèle. Car il savait qu'elle reviendrait. Il était prêt à lui pardonner. Depuis qu'elle n'emplissait plus la maison de sa chère

présence, il s'était rendu compte combien il l'aimait. Pourvu qu'elle soit là, près de lui, pourvu qu'il puisse voir ses yeux, pourvu qu'il puisse entendre sa voix, peu lui importait qu'elle soit déchue, qu'elle soit souillée. Il était prêt à tous les compromis, à tous les pardons.

Pour tromper le vide de sa vie, le lendemain même de son retour à Montréal, il partit en voyage... pour trois semaines. Une espérance secrète de la rencontrer au cours de ses pérégrinations le stimulait. Rien qu'à songer qu'il pourrait à un carrefour de route voir sa silhouette frêle se dessiner devant ses yeux, lui causait une émotion qui le secouait tout entier. Que ferait-il, que dirait-il, s'il l'apercevait. S'il l'apercevait, il irait droit à elle, et pas un homme au monde ne l'empêcherait de reconquérir son bien perdu. Où était-elle?

Voilà où se dressait l'angoissant de la question...

Il partit donc un soir à bord du rapide de New-York. Il croyait en laissant Montréal, y laisser son ennui, y laisser son chagrin. Mais son ennui le suivait, son chagrin le suivait.

Chaque jour le vide devenait plus lourd, plus pesant à supporter.

Dans les cités populeuses, grouillantes de monde, frémissantes d'activité, il se sentait isolé...

Rien ne l'intéressait de ce qu'il voyait. Au milieu d'un opéra, au Metropolitan, il sortit, le premier acte terminé, souffrant trop de garder pour lui, les impressions qui l'assaillait.

Et voilà que le souvenir de l'enfant se mit à l'obséder... Il eut hâte tout à coup de le revoir.

Une semaine après il retournait, désireux de demander au travail la paix et le calme qu'il recherchait. Peut être dans la frénésie du labeur, pourrait-il retrouver l'oubli, l'oubli qui console, qui apaise.

Mais en pénétrant dans la maison, il se sentit écrasé à nouveau par le poids du souvenir. Elle était partout. Il la revoyait assise à ses côtés dans le cabinet de travail, il la revoyait avec ses grands yeux et l'aurole de ses cheveux auburn.

La sensibilité le gagnait malgré lui. Il s'enferma et donna libre cours aux larmes. Il essaya de se ressaisir et eut hâte d'être à demain pour se lancer corps et âme dans les affaires...

Il lutta... il lutta désespérément... Les jours passaient... elle ne revenait pas...

Seul, de ses amis, l'abbé Mousseau le fréquentait. Il n'en voulait voir aucun autre. Il n'avait plus confiance en l'amitié...

Ses affaires, grâce au travail ardu qu'il s'imposait prospérèrent rapidement... Son bureau devenait de plus en plus achalandé...

Il devenait de plus en plus un personnage. Comme le temps approchait bientôt des élections plusieurs lui demandèrent de se porter candidat...

Il refusa d'abord; les délégations se suivirent, de plus en plus nombreuses. On insista... l'on fit une pression...

Finalement, séduit par le mirage de la gloire, il accepta...

Son coup d'essai dans la politique fut un véritable triomphe. L'adversaire perdit son dépôt.

Les partisans de Dubord s'en réjouirent. On le disait déjà ministrable. A la première cession, il s'imposa à l'attention de tout le pays. Son éloquence passionnée, chaude, vibrante, sa dialectique serrée en firent un "debater" dangereux...

La gloire cherchée passionnement venait à lui...

Il n'était pas heureux...

Toujours, il aimait Madeleine. Il l'aimait plus qu'autre fois... espérant ardemment son retour.

Elle ne revenait pas...

Puis un jour, lassé de la politique, il résigna son siège.

Ce fut une stupeur générale. On essaya de le faire revenir sur sa décision.

Peine perdue. Elle fut irrévocable, définitive. Il commençait à se rassasier de la gloire. Elle n'était pas suffisante pour combler ses appétits de bonheur.

Comme c'est fragile le bonheur ici-bas! Il n'avait fallu que la visite d'un ami pour qu'il s'écroulât lamentablement.

Une fois, il eut l'intention de s'adresser à un bureau de détective et de faire faire des recherches. Le projet aussitôt ébauché tomba. Il ne voulait mettre personne dans la confidence. Son ridicule était trop grand sans le rendre public.

Une cause importante, un meurtre suivi de vol commis dans des circonstances mystérieuses défraya durant deux semaines les conversations publiques. Les colonnes des

journaux étaient remplies du récit de l'attentat. Les reporters se perdaient en commentaires. Chacun énonçait sa théorie. Les limiers sur les dents suivaient les pistes les plus fantaisistes.

Finalement, on apprit l'arrestation d'un personnage haut côté à Montréal. Ce fut comme un coup de foudre. Personne ne crut à la culpabilité de l'accusé. D'ailleurs, seules contre lui, militaient des preuves de circonstances.

Il choisit pour le défendre, Armand Dubord.

Ce dernier accepta avec empressement. L'homme ne ménageait pas ses deniers. Il lui fallait à tout prix sortir de cette impasse. La cause s'annonçait belle. L'avocat, heureux de cette diversion s'y lança corps et âme...

Durant une semaine, le procès s'instruisit... Une pléthore de témoins prouvèrent un alibi...

Dans les journaux, en grosses manchettes, première page, s'étaient les comptes-rendus du procès... La foule se pressait aux abords du Palais de Justice... Le prétoire à chaque séance se remplissait à sa capacité.

Jamais Dubord ne fut plus brillant, plus éloquent...

Il travaillait jour et nuit, trouvant dans cette ardue besogne, un peu d'apaisement. Le sort d'un autre dans ses mains, il n'avait pas le temps de penser à ses malheurs personnels.

Le résultat fut ce qu'il attendait. Son homme fut acquitté au milieu des applaudissements et ses amis le portèrent en triomphe.

Convaincu de la culpabilité du personnage qu'il défendait, il se dégoûta de sa profession pour avoir fait acquitter la plus grande canaille qu'il ait connue, et consacrer la vertu de l'être dont l'hypocrisie n'avait d'égale que les vices qu'elle cachait.

Comme il avait délaissé la politique il délaissa la pratique du Droit et cela à tout jamais. Il était riche... et plus rien n'alimentait son ambition...

Communicatif de sa nature, il alla trouver l'abbé Mousseau et lui conta ses scrupules.

L'autre le félicita de sa décision, puisqu'il agissait selon sa conscience. La cons-

cience parlait, c'était donc un point gagné.
— Mon pauvre ami ! Que vas-tu faire à présent.

— Attendre, attendre son retour.

— Tu y penses donc toujours ?

— Toujours. Vingt-quatre heures par jour. J'y pense en me levant le matin, le soir en me couchant...

Pour toute réponse, il sentit une main sympathique serrer la sienne avec effusion.

— Pourvu que tu ne te décourages pas...

— Des fois, j'ai peur. Si tu savais comme je l'ai aimée, comme je l'aime encore.

Epuisé par son travail récent ce lui était un soulagement que de se confier à quelqu'un.

Comme un pénitent fait au prêtre, il ouvrit son âme, il la mit à nu...

— Ah ! si tu l'avais connue ! tu me comprendrais...

Le moment n'était pas venu de parler de surnaturel, de parler des consolations de la Foi...

— Et remarques que pour moi j'ai mis toutes mes ambitions à posséder le bonheur terrestre. Il m'est arrivé de t'envier. Toi, tu n'as pas de passions.... Tu es heureux.... négativement. C'est peut être la seule forme du bonheur. Je me surprends à faire des désirs insensés. Sais-tu à quel point je l'aime ? Je l'aime au point de préférer être malheureux avec elle...

— Laisse le temps accomplir son oeuvre. Te rappelles-tu ces vers que je t'avais lus une fois au collège :

*“La tranquille habitude aux mains
[silencieuses
Panse de jour en jour nos plus grandes
[blessures
Elle étend sur elles ses bandelettes sûres.”*

Le temps est le grand médecin. Il a raison de tout. *“Tempus edax rerum!”* Souviens-toi de cet adage latin.

— Tu en parles à ton aise... Tu n'as peut être pas tort. Ce soir je me sens faible... J'ai quasiment envie de pleurer.

— Si cela peut te soulager.

— Non ce serait indigne d'un homme... Jules, j'ai déjà ri de toi, mais malgré toutes nos divergences d'opinions, je te considère comme mon meilleur ami, mon seul ami...

— Et je le suis... Demain, à la messe, je vais prier pour toi.

— Inutile. Je ne crois plus.

—Tu croiras. Les voies de la Providence sont impénétrables.

Quand Armand Dubord sortit du presbytère, il était un peu ragaillard et prêt à affronter la vie à nouveau.

VIII

Les jours suivants, brisé par l'inaction, il fut en proie à la mélancolie... Il passait les journées, seul, dans son cabinet de travail, incapable d'aucun effort intellectuel, incapable même de lire. Les seuls bons moments qu'il connaissait étaient ceux passés auprès de l'enfant. Il ne voulait voir, ni recevoir personne. Il vivait en reclus.

Le soir pour chasser le spleen, il buvait, il buvait jusqu'à l'hébétude.

—C'est si bon, ne plus penser, se disait-il à lui-même pour excuser sa conduite...

Un matin la bonne lui apprit que l'enfant était malade.

Il se rendit à sa chambre, et l'examina attentivement.

Ce qu'il constata le stupéfia... Il avait la gorge blanche et il respirait difficilement.

—Depuis combien de temps est-il malade?

—Depuis hier, il a vomi toute la journée. J'ai pensé que c'était une indigestion...

Dubord appela le médecin.

Celui-ci diagnostiqua la diphtérie.

Il lui donna immédiatement une injection... et attendit...

L'enfant suffoquait.

Le médecin lui introduisit des tubes dans la gorge...

Il continua à suffoquer.

Le médecin se tourna vers le père et haussa les épaules...

—J'ai bien peur, dit-il...

—Faites tout ce que vous pourrez. Il faut que vous le sauviez.

—Il me reste une ressource, la seule... l'opération de la trachéotomie...

Il pratiqua l'opération... sans succès. La suffocation continua... l'enfant devint bleu, puis violet...

Quelques heures après, il râla son dernier râle...

Armand Dubord lança un cri féroce de malédiction, un blasphème, et se jeta comme un fou sur la petite masse de chair qui gisait dans le lit.

Il eut peur que sa raison ne chavire...

C'était le dernier coup de massue sur sa tête, celui qui achève...

Autour de lui, tout tourna... une oppression l'étreignit à la gorge, son cœur lui fit mal... Il étouffa...

Il essaya de se lever du lit. Il était étourdi. Il chambranla. Les meubles et les objets de la chambre lui paraissaient embrouillés... Il n'en pouvait distinguer les contours. Il s'écrasa sur le parquet tout d'une masse. On dut le transporter inanimé dans son lit...

Une semaine durant le délire fit vaciller sa raison...

Une garde-malade veillait sans cesse à son chevet. Trois fois par jour le médecin venait le voir.

Chaque fois que son ministère lui accordait quelque répit l'abbé Mousseau venait s'informer de ses nouvelles...

Avec une tendresse presque fraternelle, cet homme sensible, le veillait, le soignait, faisait des vœux pour sa guérison.

Des paroles incohérentes, des jurons, des blasphèmes sortaient des lèvres du malade.

Peu après, il retombait dans un affaissement morne... secoué par des hoquets convulsifs. Et puis les paroles incohérentes à nouveau se pressaient sur ses lèvres :

—C'est elle qui l'a tué... Mon enfant! mon seul enfant... Ah! la vache... non... Madeleine, mon unique amour... Pourquoi ne viens-tu pas... Qu'ont-ils fait de mon fils... Ils l'ont porté en terre et c'est fini...

Quand Armand Dubord revint à lui, il était méconnaissable, pitoyable à voir. Il avait vieilli d'une année par jour. Ses cheveux sur les tempes étaient blancs... Il avait les joues émaciées... les yeux creux... sa première pensée fut de s'informer de l'enfant...

Avec des ménagements, de très grands ménagements, l'abbé Mousseau lui expliqua ce qui était survenu.

Le désespoir d'Armand Dubord lui était pénible à voir.

Il se promenait dans les pièces de la maison, se soutenant la tête de ses deux mains.

—C'est fini, Jules. Fini. Jamais je ne le reverrai plus...

—Mais oui, mon pauvre Armand, tu le reverras un jour.

—Non! moi je crois que la mort c'est la fin, la fin des fins, la fin de tout. Il re-

tourne à la matière. C'est fini. Complètement fini...

Et il continuait à se promener, lamentable chose...

Et l'abbé Mousseau avait beau essayer de le convaincre que la mort n'était qu'un commencement, il ne voulait pas le croire.

Il repetait sans cesse, inlassablement, obstinément :

—C'est fini! C'est à jamais fini. Jamais plus je ne le reverrai.

Et des mouvements de révolte venaient qui le crispaient...

—Ah! que j'envie ceux qui croient! Au moins ils ont cette ressource ultime. Pour moi, la mort c'est la mort. Il n'y a pas d'immortalité! C'est une illusion! Mais comme je voudrais l'avoir cette illusion...

—Tu auras cette certitude, si tu le veux. Tu n'as qu'à le vouloir...

L'abbé essaya de le convaincre. L'heure n'était pas encore venue...

Et les jours coulèrent mornes, terriblement mornes...

Selon une expression populaire Armand Dubord disparut de la circulation...

Il se mit à boire. Il buvait jusqu'à perdre la raison totalement...

Celui qui l'aurait rencontré, hâve, accoude à une table, dans une taverne quelconque, n'aurait pas reconnu le brillant criminel d'autrefois.

Il était devenu une loque humaine, une épave misérable sans plus d'ambitions, sans plus de désirs, sans plus d'orgueil. Quand il rentrait chez lui le soir, le chapeau rabattu sur les yeux, l'oeil hagard, titubant, il soliloquait... Il gesticulait comme s'il s'adressait à un interlocuteur imaginaire...

—Si, elle pouvait revenir! Tout recommencerait. Il deviendrait peut-être l'Armand Dubord de jadis... Elle partagerait son deuil. Peut être de nouveau une autre petite tête blonde s'offrirait aux caresses de ses mains... peut-être la maison s'emplirait-elle d'un autre gazouillement..."

Où était-elle? Le bonheur lui souriait-il? Peut-il y avoir du bonheur dans le crime? Mais non! Ce n'était pas un crime qu'elle avait commis. Elle n'avait fait que suivre les théories qu'il avait inculquées.

Par un dernier reste de fierté, pour ne pas couvrir sa famille de la honte dont il s'abreuvait par sa déchéance, il avait chan-

gé de nom. Seule une personne connaissait son "alias"...

Une journée qu'il avait bu plus que d'habitude, on le ramassa ivre mort dans une ruelle.

En lisant le journal du matin, l'abbé Mousseau aperçut son nom sur la liste des pochards arrêtés et qui devaient comparaître devant le recorder.

—Quelle pitié! songea-t-il, et en lui-même il se félicita d'avoir su résister aux attraits de l'amour humain. "Voilà ce qu'une femme peut faire d'un homme si énergique soit-il."

Et en lui-même il forma le projet d'arrêter sur le seuil du gouffre l'ami qui menaçait de sombrer.

Quels moyens prendrait-il? Il ne le savait pas encore mais il était sûr d'en trouver un et qui serait efficace.

Dans la cellule de la rue Gosford, il trouva Armand Dubord.

Il avait buté contre la chaîne du trottoir et s'était fendu la lèvre... il avait la figure pleine de sang, les habits tachés de poussière.

Dans l'oeil terne, vide, aucune trace d'intelligence. Seul s'y reflétait le sommeil de la bête. Les cheveux ébouriffés collaient sur le front...

Le prêtre obtint du recorder que son ami passa en chambre. Il se porta garant de sa conduite future, et eut ainsi la satisfaction d'empêcher sa réputation d'être salie. Personne ne l'avait reconnu.

Quand ils furent au presbytère, et que les fumées de l'ivresse se furent dissipées :

—Ecoute-moi bien, Armand lui dit-il. Tu vas faire ce que je te dis. Puisque tu n'as plus de volonté, je vais essayer d'en avoir pour toi.

—De quel droit?

—Du droit de mon amitié.

—L'Amitié? Ah!... Ah!... Tu crois cela...

—Tu y croyais toi aussi. C'était l'une de tes idoles... Nous ne sommes pas pour recommencer cette discussion. Tu sombres dans la neurasthénie la plus noire, celle qui conduit à la folie... C'est à la folie que tu t'achemines...

—Et après?...

—Est-ce un homme de ta trempe qui parle ainsi? A ton âge, une vie n'est jamais brisée.

—Oui! Quand l'irréparable est accompli.

—Même alors, tout n'est pas perdu. On peut refaire sa vie...

—Et tu crois que je puis espérer être heureux de nouveau.

—Pourquoi pas? Les voies de la Providence sont impénétrables.

—Tu m'ennuies avec ta Providence.

—Cela t'a-t-il bien servi de n'y pas croire.

—Je te répète que ce sujet m'ennuie... Tu voulais me proposer?

—Vais-je prendre des précautions oratoires? Prépare-toi à recevoir un choc, ajouta-t-il en souriant.

—Vas donc au fait brutalement.

—Je t'amène au Sault aux Récollets... au noviciat des Jésuites, faire une retraite fermée.

—Dis donc, par hasard, est-ce que tu deviendrais fou?

—Je ne te demande que d'aller te reposer. Ce n'est pas une pression que je veux exercer sur toi. Vas te reposer, dans la tranquillité... la paix... Laisse l'atmosphère du couvent t'envelopper et peut être, là, dans un milieu différent, dans un monde différent, tu oublieras. Ce qu'il te faut, c'est l'oubli.

—Je ne veux pas oublier...

—Tu ne veux pas guérir?

—Je ne peux pas...

—Parce que tu ne le veux pas... Il est entendu que tu viens. Encore une fois, cela ne t'engage à rien. Tu agiras à ta guise... Si tu préfères ne pas aller à la messe, tu n'iras pas...

De guerre lasse, Armand Dubord céda, et consentit à vivre durant cinq jours dans la réclusion la plus complète...

C'était une expérience qu'il voulait tenter. Si elle calmait un peu le tumulte de ses idées! Et puis... il ne risquait rien... Ce n'était même pas un compromis avec ses principes...

Par une fin d'après-midi d'octobre, tandis que le soleil, obliquement, éclairait encore les maisons, un taxi l'amena vers le Sault...

Entouré d'arbres énormes qui arrondissent sur lui, protecteurs, leurs panaches en dôme, le Noviciat des Jésuites semble aux passants l'emblème de la quiétude et de la retraite...

Quelques feuilles restaient seulement aux

arbres... Elles étaient cramoisies et jaunes comme trempées auparavant dans de l'or liquide.

En face, de l'autre côté du chemin, la vieille église dressait dans le crépuscule ses deux tours de pierres. Sur le fond rouge du firmament, elles paraissaient mauves...

Un vent léger agitait les branches... quelque fois, un bruit de tramway, la crierie d'une trompe d'auto, une voix d'enfant brisait le silence de ce quartier excentrique.

Armand Dubord pensa :

—Si elle était à mes côtés, si elle s'appuyait à mon bras, participant aux émotions que je ressens comme la vie serait belle!...

Dans le parloir, où un frère convers le fit pénétrer il examina les murs. Ils étaient nus sauf quelques images de saints...

Dès pas retentirent bientôt dans le corridor. Le père maître, un homme d'une cinquantaine d'années, à la chevelure grisonnante, au visage d'ascète, fit son apparition.

De ses paroles, une onction se dégageait qui subjuguait. A son insu Armand Dubord se laissa circonvenir. Il l'écouta pieusement, et docile comme un élève, le suivit jusqu'à la chambre qui devait être son asile...

—Je ne veux pas vous influencer, en quoi que ce soit, lui dit-il, vous êtes libre d'agir à votre guise. Je connais vos idées sur la religion. Monsieur Mousseau me les a énoncées. Quelles qu'elles soient je respecte les opinions d'un chacun. Seulement si vous voulez suivre mon conseil, faites table rase de toutes vos pensées d'antan; laissez vous pénétrer par la grâce et vous verrez qu'il a plus de bonheur à croire qu'à ne pas croire. D'ailleurs l'un n'est pas plus difficile que l'autre...

Ces paroles s'insinuaient en lui, et le remuaient. Une voix lui criait de ne pas les écouter... Il lui obéit...

—C'est la coutume, continua le père, de donner à chaque retraitant un compagnon durant ses temps libres. Nous les appelons "les anges gardiens". Je vous enverrai un novice tantôt...

—Puisque c'est votre coutume, je ne veux pas y déroger. Envoyez-moi au moins quelqu'un qui connaît la vie, pas un frais émoulu de collège...

—J'ai sous la main l'homme qu'il vous faut. Vous vous entendrez bien avec lui!

Le père Pratte est un ancien homme d'affaires qui a connu le monde. Il est entré à trente-cinq ans, appelé sur le tard à la vocation religieuse.

La chambre qu'Armand Dubord occupait donnait sur la véranda en arrière. Des fenêtres on avait vue sur le jardin... Il faisait trop noir pour y rien distinguer. Il se proposa pour le lendemain des promenades dans ses allées.

La chambre était vaste, haute, les murs blanchis à la chaux.

Dans un coin un lit; au-dessus un crucifix. Deux autres images pieuses constituaient les seuls ornements.

Deux chaises, un prie-Dieu, une table recouverte d'un tapis vert, avec ce qu'il faut pour écrire. Voilà pour les meubles.

Dubord s'assit dans un fauteuil et alluma un cigare...

Il s'amusa à suivre les caprices de la fumée qui s'étirait et dessinait des arabesques...

Un bruit de pas dans le corridor l'arracha de la rêverie triste où il allait s'absorber. Jovial, la physionomie ouverte, le teint rouge, respirant la bonne santé morale et physique, le père Pratte fit son apparition. C'était un homme corpulent, pas très grand cependant.

Tendant la main, il s'avança vers le nouveau retraitsant.

—Permettez-moi de me présenter. Je suis le père Pratte, autrefois Gilbert Pratte, courtier en douane. Vous êtes l'avocat Dubord? Je me souviens de vous avoir déjà rencontré.

—C'est bien possible...

—Ainsi vous êtes condamné à subir ma présence durant quatre jours. Rassurez-vous, je ne suis pas aussi sévère que mon costume le fait paraître...

—"L'ange gardien" expliqua le programme de ces quatre jours, demandant d'oublier qu'il y avait un monde extérieur, de ne vivre que de la vie qu'il lui suggérerait. Il raconta l'histoire d'Ignace de Loyola, ce guerrier devenu fondateur d'ordre et qui avait dicté leur constitution...

—Je ne fais que vous suggérer ces exercices spirituels. Encore une fois, vous êtes libre d'agir à votre guise... Dans quelques minutes, nous avons la prière à la chapelle... je vous demanderais d'y assister... Ne protestez pas... Allez-y simplement en

spectateur. Je prierai pour vous ainsi que mes compagnons.

—Que voulez-vous que les prières me fassent, je n'ai pas la foi.

—Soyez simplement passif. Vous êtes fatigué. Reposez-vous. Ici vous n'avez aucun tracass. Je devine votre état d'âme. J'ai passé par où vous passez, et croyez-moi, je suis plus heureux dans le moment que je ne l'ai jamais été.

Armand Dubord, quand le père Pratte fut parti, constata non sans surprise que ses paroles portaient des fruits. Il se sentait rasséné. La paix du cloître s'infiltrait en lui. Effectivement, il oublia le monde extérieur.

La cloche dans le corridor sonna.

C'était la prière...

—Si j'y allais, se dit-il. Dans le fond, cela ne m'engage à rien.

Puis se ressaisissant :

—Quelle comédie je me joue! et quelle comédie je joue devant tous ces gens... Au fond! Qu'est-ce que la vie?... une représentation, une comédie ou un drame... Eh! bien! jouons-là cette comédie. Mon rôle est d'être retraitsant. Soyons retraitsant...

Un deuxième coup de cloche sonna.

Il se leva et monta à la chapelle.

Elle était obscure. Seul, un lampion d'or, avec une lueur de sang, faisait vaciller l'austère pénombre.

Un par un les novices entraient, masse noire dans le noir.

En les voyant, Dubord eut un mouvement de pitié. Ces gens, en plein épanouissement de jeunesse, renonçaient de gaieté de coeur aux joies humaines.

Il pensa :

—Ils ne l'ont jamais connue! Ils ne la connaîtront jamais. Est-ce que vivre sans elle, c'est vivre!

Il en était obsédé! Tout se rapportait à elle... Elle était le pivot de l'Univers. Toutes ses pensées étaient concentrées autour de Madeleine.

Il ne priait pas. Mais plongé dans une sorte de nirvanah sentimental, il entendait les voix réciter des paters et des ave, traînantes comme des mélodies.

Et ce fut le chant : un hymne à Marie. Le soliste avait une voix ardente, chaude de baryton. Tous lui répondaient...

Le retraitsant, ce soir-là, dormit bien; les jours réglementaires coulèrent rapides...

Il fut surpris de constater que ce repos lui avait fait du bien.

Il était un peu ébranlé dans ses convictions... Il ne voulut pas l'admettre.

Seulement une force plus grande était en lui qui lui faisait mieux supporter les malheurs qui l'accablaient.

IX

L'abbé Mousseau durant ce temps, avait multiplié démarches sur démarches pour découvrir la retraite du couple adultère. Cela, avec un doigté et une discrétion surprenante chez un homme pour qui le commerce du monde était lettre morte.

Il apprit que l'ingénieur avait changé de nom et qu'il était établi dans une petite ville minière du nord de l'Ontario, où il dirigeait une importante exploitation... Il attendit le moment propice pour faire part à l'avocat du succès de ses recherches. Il fallait que celui-ci fut plus fort, plus maître de lui-même, capable de contrôler mieux ses émotions.

Sur les bords du lac, retiré de quelques arpents du village de X... Pierre Gervais connu maintenant sous le nom de James MacPherson avait établi son domicile...

La maison n'était pas coquette. Malgré la présence féminine, elle manquait de ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui la caractérise. Le propriétaire avait imposé ses goûts. Les pièces en étaient confortables, certes, mais sans aucun luxe... Tout respirait la virilité. On y sentait l'influence prépondérante du mâle, du volontaire, habitué au commandement. Aux murs, comme ornements, des trophées de chasses, à terre comme tapis des peaux de bêtes, d'ours, l'orignal et de loup...

L'homme et la femme étaient dégoûtés l'un de l'autre. L'ardeur première épuisée, les avait trouvés froids et comme des ennemis. Ils se subissaient, ou plutôt elle le subissait, se prêtant à ses caprices, n'osant récriminer. Elle n'était dans ses mains qu'une petite chose frêle qu'il pouvait briser à son gré... Il lui arrivait parfois de regretter les jours anciens, les jours de bonheur calme. Orgueilleuse, elle ne voulait pas retourner, malgré l'appel de la maternité et la voix du sang qui criait en elle...

Elle avait peur, peur de son mari, peur de son amant...

Elle souffrait...

Mais Gervais la tenait. Il la tenait par les sens... Comme il la désirait aux soirs de lassitude, elle le désirait... Mais après... Las des satisfactions charnelles, animales, ils redevenaient ennemis.

Il la rudoyait, la traitant comme un instrument de plaisirs. Combien de nuits n'avaient-elles pas passé à pleurer, à regretter l'amour et la considération de son mari.

Depuis au-delà de deux ans, cette vie, cet enfer, continuait...

Pauvre créature effacée, ballotée entre sa conscience et sa chair! Pauvre souffredouleurs sur qui l'homme apaisait ses colères, allant une fois jusqu'à lever la main sur elle, à la souffleter en pleine figure!

Sa santé dépérissait! Les couleurs de ses joues n'étaient plus qu'artificielles...

Dans le train, enfoncé dans un fauteuil, sous l'effet de drogues déprimantes, Armand Dubord roulait vers des pays nouveaux, vers l'Inconnu, le grand Inconnu dont on ne sait s'il signifie la ruine du bonheur ou sa recrudescence...

Dans le fumoir, indifférent aux propos qui s'échangeaient autour de lui, histoires gaies de commis voyageurs, considérations sur la politique contemporaine, il grillait cigarettes sur cigarettes, s'intoxiquant de nicotine...

Il ne voulait pas penser à ce qui l'attendait là-bas, au bout de ces rails parallèles où dans un halètement de bête fauve la locomotive roulait entraînant derrière elle, les wagons de voyageurs.

Était-ce la conviction que son bonheur était fini, qu'il allait chercher là-bas, où l'espérance d'en réunir les tronçons, et de se créer pour les jours à venir, un peu de félicité?

Les étapes lui semblaient longues... Il avait hâte de parvenir à X... une hâte fébrile.

Et pourtant il savait qu'il devait passer une nuit en chemin de fer et que le lendemain seulement vers l'heure du midi, il parviendrait à destination... Dans sa poche, il tâta la crosse d'un revolver...

La pensée de tuer l'obsédait. La tuer elle? Non pas! Qui? La tuer c'était se priver du plaisir de la revoir et il voulait, de toute sa force, la ramener vers lui. Il voulait refermer si fort ses deux bras sur elle que jamais personne au monde ne pourrait venir l'y arracher.

—“Au fond, se disait-il, c'est peut être ma faute.”

Il lui venait des regrets de l'instruction préconisée et donnée...

Il commençait, mais faiblement à se rendre compte que lui aussi, était coupable... que sans ses conseils, sans l'émancipation qu'il lui avait voulue, elle serait aujourd'hui, la vaillante et fidèle gardienne de son foyer, l'inspiratrice de chacune de ses oeuvres, et, en même temps leur récompense.

Et la nuit vint... Il avala deux pastilles de véronal et se retira dans son lit. Lourdemment, il dormit d'un sommeil de brute qui lui laissa au réveil la tête lourde, la langue épaisse et un goût de cendres dans la bouche.

Le soleil pénétrait dans le wagon, un soleil d'automne, doré.

Le train gravissait des montagnes. On entendait haleter la locomotive. Une fumée grise s'en échappait que le vent chassait derrière elle. Cette fumée obscurcissait le paysage en passant devant les fenêtres. Aux éclaircies il attirait et par la variété du décor et par la somptuosité des couleurs.

Toutes les tonalités se mêlaient en une symphonie bruyante, et chaude... Les rouges incarnats se mêlaient aux jaunes. Ça et là, des bosquets d'épinettes, de sapins et de cyprès faisaient des diversions.

Des lacs aux eaux claires miraient le ciel bleu et les nuages blancs qui y voguaient voluptueusement.

A certains endroits, dans les altitudes la vue embrassait des étendues immenses, paysages grandioses, durs, et empreints de pittoresque sauvage. Des stations de chantiers, une division de chemin de fer où le train stoppa, quelques villages de colons, deux cabanes rustiques faites de troncs d'arbres... Puis... X... la petite ville minière grouillante d'activité, enervée et énervante, remplie d'une population affolée par la fièvre de l'or...

L'avocat descendit... Il regarda autour de lui, les paupières plissées. Il n'aperçut pas ceux qu'il cherchait...

Un homme, tournant et retournant une chique de tabac dans le coin de sa gueule, s'approcha de lui :

—Un taxi?...

—Savez-vous où demeure M. MacPherson.

—Le gérant de la “Golden Sun”.

—Oui.

—A un mille de la ville...

—Conduisez moi.

—Vos bagages?

—Je n'en ai pas...

—Suivez-moi.

Il traversa dans toute sa longueur le quai de la gare. Des hommes de toutes nationalités s'y cotoyaient : des polonais, des russes, des italiens. Et ces êtres humains se mêlaient, s'entre mêlaient occupés d'une même pensée : faire de l'argent.

Pour qui n'a pas vécu dans les pays miniers “la fièvre de l'or” peut paraître une image. Mais c'est une véritable frénésie, une maladie... Les millions sont là à portée de la main. Il ne s'agit que de les saisir, se les approprier... Armand Dubord monta dans le taxi, un “Ford” vénérable, presque sans vernis et aussi sans coussins.

Dans cet attirail sommaire, il traversa la ville...

Peu après, il s'engagea dans la campagne...

Partout, autour de lui, la nature présentait un spectacle de désolation... des forêts ravagées par le feu, seuls, des troncs d'arbres calcinés dont les uns, tendaient vers l'azur leurs branches décharnées, indiquaient l'existence antérieure.

Le tumulte de ses pensées l'empêchait de voir autour de lui. Il était replié en lui-même, essayant de démêler les sentiments qui l'opprimaient. Car c'était une véritable oppression physique.

Que dirait-il tantôt en la voyant? Qu'éprouverait-il?...

Il fut tiré de ses réflexions par le chauffeur qui lui dit :

—Voyez-vous le “shac” au bord du lac... C'est là que reste MacPherson.

Alors, il lui demanda, tardant d'entendre parler de celle qui incarna, à une période donnée, ses idéals et ses rêves...

—Est-ce qu'il demeure avec sa femme?

—Oui monsieur.

—Quelle sorte de femme est-ce?

Le chauffeur toussa un peu.

—Ah! monsieur! c'est une belle femme... mais vous savez ajouta-t-il, réticent, MacPherson, c'est un “rough”... on l'aime à la mine, on le craint bien plus...

—Est-elle heureuse avec lui?

—Ça, on pourrait pas dire. La pauvre créature a l'air malade, toujours triste. Elle n'a pas de couleurs... on sait pas ce

qui se passe ; ils ne sortent jamais. Puis, lui, c'est un homme qui ne parle pas... Il conduit bien sa besogne ; et c'est tout...

L'auto s'engagea dans l'allée étroite qui conduisait au chalet.

Le coeur de l'avocat battait bien fort, si fort, qu'il dut, de sa main appuyée sur la poitrine, en comprimer les battements.

L'auto stoppa. Il solda la course, et anxieux, il gravit les quatre marches du perron, frappa à la porte, et attendit quelques secondes.

Etaient-ce bien des secondes ou des heures ?

Une main tourna la poignée.

Il tremblait. Tout son sang reflua au cerveau...

La porte s'ouvrit...

Il dut se soutenir pour ne pas tomber tant son trouble était grand.

Madeleine devint pâle, excessivement pâle, et cela accentua le hâle de ses yeux.

Sans pouvoir se parler, ils demeurèrent en face l'un de l'autre.

— Comme il a vieilli, songea-t-elle...

— Comme elle a changée, songea-t-il...

Finalement pour briser ce silence dont la pesanteur les écrasait, les annihilait, il dit :

— Madeleine, me reconnais-tu ?

Elle balbutia :

— Armand ! oui je te reconnais bien...

Et la porte sur eux se referma...

Tout à coup, secouée par la peur, elle s'écria, les yeux voilées de larmes, la figure torturée...

— Ah ! S'il revenait ?

— S'il revenait ? Qui.

— Lui.

— Lui ?

— Pierre.

— Tu as peur ?...

— Oui !... j'en ai peur... bien peur...

Elle courut se blottir dans les bras de son mari :

— Me pardonneras-tu jamais ? Armand... Comme je suis malheureuse !... comme je suis misérable !

Il se sentit enclin à la pitié, une pitié émue où se mêlait une infinie tristesse...

— Et notre fils ? Armand.

— Il est mort...

Ces mots tombèrent... lugubrement... Alors, elle pleura... s'abandonnant toute entière, la tête sur sa poitrine... Elle

éprouvait pour la première fois depuis longtemps la douceur de l'épanchement.

Il la laissait pleurer, se contentant de caresser ses cheveux...

— Tu reviens avec moi ? Madeleine...

— Oui ! Amènes moi, n'importe où... Je ne suis plus digne de toi... Me pardonnes-tu ?

— Oui ! Mon amour, je te pardonne...

De nouveau elle se jeta dans ses bras et sanglota... désespérément.

Il ne savait quoi dire pour apaiser cette souffrance... il était mal à l'aise et souffrait lui-même de la voir souffrir...

D'un geste brusque, la porte s'ouvrit.

Pierre Gervais, apparut...

Il envisageait d'un coup d'oeil rapide, la scène, toute la scène. Un rictus mauvais erra sur ses lèvres :

— Armand Dubord, s'esclaffa-t-il...

— Lui-même... pour te tuer.

Et au même instant, l'avocat sortit de sa poche, un revolver et menaça son ex ami.

Rapide et prompt, avant même que Dubord ait eu le temps d'appuyer sur la gâchette il s'élança sur lui, et saisissant le poignet qu'il étreignit entre ses doigts d'acier... il le força à lâcher l'arme.

La lutte n'était pas égale entre eux. Amaigri, épuisé par ces longs mois de désespérance sourde qui le minait, l'avocat ne pouvait se mesurer avec l'amant de sa femme.

Impuissant, désarmé, acculé au mur, il se contenta de regarder l'ingénieur avec mépris.

— Tu as raison... Tu es trop lâche pour que je te tue...

Il lui cracha à la figure...

L'autre bondit... mais se maîtrisa aussitôt.

L'avocat avait recouvré lui aussi son sang froid. Dans son regard, qui se posait sur Pierre Gervais, il y avait tant de fermeté, et d'énergie que ce dernier resta cloué sur place n'osant le braver.

— Tu es lâche... je te répète que tu es un lâche... tu es même trop lâche pour frapper...

— Armand !

— Tu peux me tuer si tu veux... Tu as la force physique. C'est tout ce qu'il te reste la force physique... Quant à la force morale, tu n'en as pas...

Et se retournant vers sa femme :

—Madeleine, je t'emmène avec moi... tout de suite...

Pierre Gervais ricana une seconde fois...

—Je te la cède avec plaisir... J'en suis las...

Depuis quelques minutes, l'avocat examinait le revolver déposé sur la table, attendant l'instant de s'en emparer.

Insensiblement il s'en était rapproché. Etendre la main... l'arme était en sa possession... En moins d'une seconde il s'en rendit maître, et braqua le canon sur l'adversaire.

—Un mot encore ! et je t'abats comme un chien que tu es... Ah ! tu pâlis, séducteur de femmes... N'avances pas, je tire... Je tire...

Une détonation... un juron... La balle atteignit Gervais à l'épaule...

—Madeleine, appelle un taxi, il y a un train dans une heure...

—Maintenant, toi, Pierre Gervais, à la première alerte, je te fais arrêter et écrouer...

On entendit quelques minutes plus tard le ronflement d'un moteur.

Le couple prit place dans l'auto. Une heure après, ils roulaient vers Montréal...

—Madeleine, le passé est aboli... Nous allons recueillir les débris de notre bonheur et de ces débris nous referons la vie...

Elle dit :

—J'ai peur, Armand, que ce soit au-dessus de nos forces. Je suis si lasse... si lasse...

Elle mourut deux mois après.

X

Par une journée d'automne, une journée pâle, brumeuse, où le soleil avait peine à percer la grisaille de l'atmosphère, Armand Dubord conduisit à son dernier repos celle qui fut la mère de son fils.

Elle était morte de langueur. Ce qu'elle souffrit aux mains de l'homme qui l'arracha à ses devoirs d'épouse et de mère, personne ne le sut, personne ne le saura plus.

La honte qui l'accablait, qui la suivait partout, la réprobation des siens, et la douleur d'avoir perdu son fils jointe au remords cuisant de n'avoir pas été là pour le garder, le veiller, le disputer jalousement à la Grande Accapareuse, tout cela avait ravagé sa mûre jeunesse, l'étiolant comme une fleur que le soleil ne caresse plus.

Le pardon du mari, sa tendresse empressée, auréolèrent ses derniers jours d'un peu de bonheur.

L'abbé Mousseau la prépara à mourir. Elle s'endormit un soir pour ne plus se réveiller...

Ses dernières paroles furent une demande de pardon.

—Armand... j'ai été bien coupable...

—Tu sais bien que je te pardonne de tout mon cœur.

Sa main mourante frôla la sienne. Elle tressaillit faiblement, et retomba inerte.

Figés à jamais, les traits du visage gardèrent la sérénité des derniers moments.

Les funérailles furent simples comme elle l'avait demandé.

Seul, le mari y assista avec quelques dévotes qui priaient, matinalement dans l'église...

On était en novembre. Une buée blanchâtre recouvrait la terre... Les arbres n'avaient plus de feuilles.

Et dans l'air il y avait de la tristesse d'épandu qui rendait plus triste ce jour triste.

Avant de plonger le cercueil dans la fosse, l'abbé dit quelques prières,

Deux fossoyeurs descendirent le coffre... et commencèrent leur besogne...

Les pelletées de terres, en tombant sur le bois, rendaient un son mat, lugubre...

Une pluie fine tomba, une pluie froide, qui pénétrait...

Le trou achevait d'être comblé...

Bientôt la dernière pelletée recouvrit la fosse...

Depuis, trois années longues se sont écoulées. Armand Dubord a liquidé toutes ses affaires et s'est embarqué sur un paquebot à destination de l'Europe.

Partout, il a promené son chagrin qui le suit comme son ombre.

Son visage s'est émacié, ses joues se sont creusées.

Les cheveux blancs après avoir conquis les tempes continuent leur marche progressive. Il a essayé de s'amuser, de s'étourdir. Les nuits d'orgie ne lui ont apporté qu'un surcroît d'ennui. Quand il est gris, l'image de sa femme le poursuit davantage. Il souffre avec une acuité plus grande. Les autres femmes qu'il a rencontrées lui ont mesurer mieux la perte de son bonheur.

Maintenant, lassé de ses pérégrinations, il est retourné à Montréal.

Personne ne le reconnaît plus dans les rues.

Comme ça a passé vite la gloire, la célébrité!

Comme il est loin le jour, où, la figure rayonnante, l'âme inondée de joie, confiant dans son étoile, maître de lui, ne doutant de rien, il allait dans la vie, fier comme un conquérant, salué, choyé, adulé...

Où est-il l'Armand Dubord de jadis!

Il n'y a plus à sa place qu'un pauvre être souffreteux, une loque humaine, et qui soupire après le repos, le repos final de la terre où s'endorment toutes les vicissitudes.

Et il envie le sort de sa Madeleine, et il envie le sort de son fils!

Il ne les reverra plus cependant!

Pourtant, à certaines heures, une voix dans le fond de sa conscience lui crie d'espérer.

Tout peut renaître!

Pour d'autres, pas pour lui!

Ah! S'il croyait! Croire à quoi? Tout n'est-il pas néant! La mort n'est-ce pas le néant!

Mais il a une âme! Qu'est-ce que l'âme! Que sont ses aspirations? Où ira-t-elle cet âme! Elle mourra comme son corps. Peut-elle mourir? Non: elle se volatisera dans l'Ether. Et après?

Las de penser, il refuse alors de continuer à scruter ce problème de l'Infini...

A quoi bon! Assez de soucis le tourmentent sans ajouter celui là... Mais sa certitude est ébranlée. L'édifice chancelle de son matérialisme... Les vieux ferments de foi catholique commencent à germer. L'hérédité, l'atavisme parlent qui le contredisent dans ses raisonnements et ses sophismes...

En rentrant à sa chambre après une promenade dans la montagne où tout le jour il a erré sans but, Armand Dubord trouva cette lettre...

Mon cher Armand,

"J'ai découpé pour toi, dans un vieux "modèle d'Eloquence" les deux pages incluses. Je te demande de les lire attentivement. Si les idées qui y sont exprimées choquent ce que tu appelles tes convictions laisse-toi subjugué par le charme du style. Tu ne risques rien si ce n'est de passer un quart d'heure intéressant, dans le commerce de l'homme qui a peut-être mieux compris et analysé ce sentiment humain et divin

qu'on appelle l'amour. Quelques-uns de ces soirs j'arrêterai te saluer et si le cœur t'en dit, tu seras toujours le bien venu au t'en dit, tu seras toujours le bienvenu au

JULES M."

La lettre contenait des discours de Lacordaire sur Jésus-Christ, roi des cœurs, l'une des pages les plus éloquentes jamais écrites.

"Poursuivant l'amour toute notre vie, "nous ne l'obtenons que bien imparfaitement, et, l'eussions-nous obtenu vivant "que nous reste-t-il après la mort..."

Et, dans un style oratoire aux envolées qui soulèvent comme des vagues d'harmonie Lacordaire développait cette idée de l'inanité des sentiments humains.

"Pourtant, continua-t-il, il y a un "homme dont l'amour a résisté au temps", un homme que depuis des milliers d'années, des millions et des millions d'adorateurs chérissent, et il concluait par ce "c'est vous ô Jésus, qui m'arrachez ces accents que je ne me connaissais pas et qui me trouble lui-même."

Sa lecture terminée, Armand Dubord resta longtemps, la tête appuyé sur le dossier de son fauteuil, à rêver à ces pages...

Que se passait-il en lui? Il était incapable de définir lui-même son état d'âme présent... mais il y avait dans son raisonnement, des fissures pour où la vérité s'infiltrait.

XI

Toutes les phases du doute, il les connut. Du scepticisme il passait à l'agnosticisme.

Il n'avait plus la certitude de rien... Ce travail sourd d'une âme à la recherche du vrai, s'était opéré à son insu...

Il ne refusait plus de croire; il voulait croire. Trop de gens autour de lui puisaient la consolation dans l'abandon total de leur moi aux mains de la Divinité... Il s'acheminait vers l'absolu... Il combla par l'étude le vide de ses jours: visite au presbytère, discussions, lectures, etc., il ne négligeait rien.

Déjà le tumulte s'apaisait qui jadis lui bouleversait l'âme. Une mansuétude douce l'envahissait graduellement.

Il commençait d'espérer vers des jours meilleurs.

—Sais-tu où je vais la semaine prochaine confia-t-il à l'abbé au cours de l'une de ses visites.

—Je l'ignore totalement.

—Je m'en vais à Oka chez les Trappistes passer quinze jours.

—Je t'en félicite. Cela va te reposer. Tu as besoin de repos, plus que tu te l'imagines. La neurasthénie te guette... Ne dis pas non. La vie que tu mènes n'est pas normale. Aucune activité, aucun but... est-ce là vivre?

—Qu'ai-je besoin de vivre et à quoi bon vivre?

—Quel âge as-tu donc pour parler ainsi.

—Trente-six ans... ce qui n'empêche pas que je suis un vieillard.

—Parce que tu le veux... A ton âge tout est permis de l'espérance...

—A quoi bon. Peut-on abolir le passé?

—Quand on a l'énergie de le faire...

—Et quand on ne l'a plus.

—On travaille à la recouvrer.

—Tu en parles à ton aise.

—Le principal est que tu prennes les moyens de revivre. Ah! si tu pouvais retrouver la foi de ton enfance, tu sais, cette foi qui transporte les montagnes.

—Cette autosuggestion...

—Toujours la manie des arguments... La foi est un bien, une grâce... Il faut prier pour l'obtenir...

—Je n'ai pas la force de prier. Je ne crois pas à la prière... surtout après ce que j'ai éprouvé de malheurs, de deuils...

—As-tu lu la "Peur de Vivre" de Bordeaux?

—Bordeaux m'ennuie. J'ai passé l'âge de lire ses volumes.

—La lecture de celui-là te fera du bien. Tu constateras que tu n'es pas le seul à souffrir, que d'autres ont souffert, et qu'ils ont enduré sans se plaindre...

—Fais-moi grâce, veux-tu, de tes conseils. Je veux m'enfouir dans la retraite, pour un temps, ne plus voir le monde, me refaire une santé délabrée. Après? Ce que je ferai après, je ne le sais pas... Je ne sais plus où je vais. Je suis tout bouleversé. Je suis une épave à la dérive que le vent charrie ici et là... Il y a des fois où j'ai songé qu'une balle dans la tête serait la suprême consolation, le suprême remède... Je suis trop lâche pour m'appli-

quer cette médecine.

—Je te plains! Et je pries pour toi... Quand pars-tu pour Oka?

—Cet après-midi même. J'ai écrit au père abbé lui demandant s'il me recevrait pour un temps à l'hôtellerie. J'ai reçu la réponse hier... Le taxi vient me prendre à six heures...

L'auto roulait sur la route claire le long de la petite rivière qui traverse Saint-Eustache...

Dans les champs, des habitants labouraient, profitant des derniers rayons du jour.

A une fourche de chemin, une fois la Grande Fresnière franchie, l'auto s'engagea dans la montée qui conduit à St-Joseph du Lac...

Dans les érablières qui le longe, les feuilles au vert tendre et jaune, jouaient une symphonie de couleur sous l'archet lumineux du soleil mourant. Puis ce fut l'ascension.

En haut, se profilant sur la montagne, la petite église de pierre de St-Joseph se dressait glorieuse, protégeant les maisons environnantes... La paix du soir s'épanchait sur le village. Au firmament dans l'or liquide, des nuages se mouvaient semblables à d'immenses vaisseaux. Les Laurentides qu'on aperçoit dans le lointain s'estompaient pour se fondre insensiblement dans l'horizon.

Des voix d'enfants, un aboiement de chiens, la clochette d'une vache donnait à tout ce décor, une signification de pastorale.

L'avocat enfoncé dans le fauteuil d'arrière, fumant d'interminables cigares, goûtait la quiétude de l'heure et la beauté du paysage...

De toutes les promenades aux alentours de Montréal, le voyage à Oka est le plus pittoresque et le plus accidenté. La montagne, l'eau, les horizons, les forêts, tout concourt à faire du panorama une fête de l'oeil.

Quand le taxi stoppa devant l'hôtellerie des Trappistes, la noirceur recouvrait presque entièrement la terre... seul des traînées d'argent au ras de l'horizon subsistaient du jour défunt...

Les grands peupliers qui ombragent la route se fondaient en une seule masse sombre...

—Je suis Armand Dubord, dit l'avocat au frère portier, qui lui vint ouvrir. Vous avez dû recevoir mon mot.

—Si vous voulez attendre une seconde, mon père hôtelier va venir.

Grand, très droit, la barbe noire taillée en pointe à la Henri IV, le père hôtelier salua le nouvel arrivant et le conduisit à sa chambre.

Elle était confortable et sommaire comme celle qu'il occupa quelques années auparavant au noviciat des Jésuites.

Elle donnait sur le jardin. Comme on était en juin et que la soirée était tiède, il venait par la fenêtre ouverte une exhalaison des fleurs où l'odeur du lilas fraîche, printanière, se mêlait à celle plus pénétrante des mugnets.

—Je serai bien ici, pensa Dubord...

L'hôtelier lui demanda s'il avait soupé et lui offrit un verre de vin, de ce vin rouge foncé, riche en substance et en tanin que les moines fabriquent eux-mêmes et qui ravigote le cœur.

—Si vous aimez à assister aux offices, à huit heures il y a celle de la Vierge... Il lui indiqua la route pour se rendre au jubé de la chapelle.

—Demain matin, après déjeuner je passerai vous voir. Désirez-vous faire une retraite?

—Pas précisément. Ce que je suis venu chercher ici, c'est le repos. Je ne dis pas non cependant...

La cloche dans le corridor annonça l'heure de l'office.

Le jubé à l'arrière de la chapelle était réservé aux visiteurs, aux retraitants, aux hôtes et aux familiers.

La chapelle immense et haute était éclairée faiblement...

Par les allées latérales les moines commencèrent d'entrer. De blanc vêtus, avec leur scapulaire noir qui descendait jusqu'à terre, les mains jointes sous les manches amples, ils défilèrent deux par deux, s'agenouillant devant l'autel pour prendre place à leurs stalles accoutumées. Ils composaient un spectacle imposant.

Les lumières électriques autour d'une statue de la Vierge s'allumèrent qui composaient une guirlande de clarté. Puis l'on entendit une voix, grave, robuste, bien posée, une voix qui brisait ce silence où le

mysticisme flottait, entonner le *Parce Domine*.

—*“Parce Domine, parce populo tuo”*, disait la voix.

Et en chœur d'autres voix, graves elles aussi, fondues, mêlées en une seule, répondirent :

—*“Ne in aeternum irascaris nobis...”*

Et les notes s'élevaient, elles montaient vers la statue de la vierge comme une offrande.

—*“Parce Domine, parce populo tuo”*, reprit encore la voix de tantôt...

Et la même réponse, convaincue, solennelle, se fit entendre à nouveau...

—*“Ne in aeternum irascaris nobis...”*

Une troisième fois, la même supplication s'éleva dans l'air.

Le silence régna quelques instants.

Accoudé à la balustrade Armand Dubord rêvait. Il se sentait impressionné malgré lui, soulevé par une vague de mysticisme.

Il oublia qu'il y avait en dehors de l'enceinte de pierre qui l'abritait, un monde où se heurtaient les passions. Il oublia qu'au moment même il y avait des êtres qui luttaient, qui haïssaient, qui volaient, qui tuaient, qui forniquaient.

Il ne vivait que de la minute présente... Le calme s'infiltrait dans son âme y distillant ce que depuis longtemps il cherchait sans pouvoir l'obtenir : la paix...

—*“Salve Regina”*...

Et le chœur d'entonner sur le rythme grégorien *“Mater misericordiae”*...

Toute la cérémonie simple et solennelle à la fois revêtait un cachet d'émouvante beauté.

Cette nuit-là, Armand Dubord dormit paisiblement, et pour la première fois, depuis bien longtemps...

Un jour, on lui apprit qu'un frère coadjuteur venait de mourir. C'est le père hôtelier qui lui avait annoncé la nouvelle...

Exposé sur quatre planches, sans cercueil, sans bière, le mort n'avait au milieu de l'église que trois cierges à côté de lui. Il était vêtu de sa robe de bure habituelle, sa robe de travail.

Rien n'était lugubre dans cette mort. Il semblait plutôt reposer tranquillement.

Au matin de l'enterrement, quelques prières, quelques cantiques, et les moines se formèrent en rang de procession, un cierge à la main.

A l'arrière de la procession sur un brancard venait le cadavre.

Le jour était éblouissant de clarté, un vrai jour de fête.

Le cortège sortit de l'église et s'engagea dans le jardin pour se rendre au cimetière situé dans la cour intérieure.

Les lilas en fleurs embaumaient; la vie exultait de la nature...

Nu-tête, chantant des cantiques, les moines avançaient lentement par les allées.

Cela ressemblait plutôt à une fête et le contraste était grand entre le jour printanier et le funèbre de la cérémonie.

Au cimetière, un trou immense, creux de six pieds, attendait son occupant.

Quatre compagnons de travail du défunt le descendirent dans la fosse tel quel, à l'aide de deux bandelettes qui lui ceinturaient le corps. Quelques bénédictions, des prières, des chants. Puis un frère, à l'aide d'une échelle, descendit dans le trou béant, rabaissa le capuchon, remonta et chacun se mit à la besogne de combler la fosse...

La terre tombait sur le corps, sur la figure, partout, et le recouvrait graduellement. Au bout de quelque temps seul un léger monticule indiqua que sous ces pieds de terre gisait une chose qui trois jours avant était un homme, une chose qui se mouvait, qui mangeait, qui dormait, qui pensait. Et Armand Dubord que ce spectacle impressionna s'en fut à sa chambre où tout le jour, il s'enferma. Le sens véritable de la mort lui apparut... le recommencement, l'entrée dans une vie nouvelle, dans la vraie vie...

Toute la tristesse inhérente partout ailleurs était abolie. Les cantiques avaient plutôt quelque chose de joyeux que de lugubre. La Mort, ici, se débarrassait de son attirail démoralisant...

Il en vint à se demander, s'il n'avait pas misérablement, et par sa faute gâché sa vie. Ne s'était-il pas constitué l'artisan de tous les malheurs qui se sont successivement abattus sur lui?

Ces hommes qui vivaient sous le même toit que lui, d'une vie d'abnégation, ayant abdiqué jusqu'à leur propre personnalité n'étaient-ils pas dans le vrai?

Faut-il donc qu'il y ait un attrait vers l'infini d'une puissance surhumaine pour que des êtres jeunes, beaux, fortunés, aillent s'enfouir dans la solitude, renonçant

volontairement à toutes les joies terrestres. De ces moines qu'il voyait à la prière et au travail, plusieurs avaient connu la vie : d'aucuns étaient même avant leur entrée au monastère des professionnels pour qui l'avenir s'annonçait sous les plus brillants auspices.

Et volontairement ils avaient renoncé...

Qui donc était dans le vrai...

Et le doute le torturait chaque jour d'avantage...

Or, voilà qu'un soir peu de temps avant le jour fixé pour son départ, il fit, implacable, sévère comme un juge, le procès des idoles qu'il avait jadis adorées...

L'Amour! Qu'est-ce que l'amour humain? Et des reminiscences lui venaient des phrases de Lacordaire :

"Poursuivant l'Amour toute votre vie, nous ne l'obtenons que bien imparfaitement et l'eussions-nous obtenu vivant que reste-t-il après la mort".

Oui! Que restait-il du sentiment profond que Madeleine lui avait inspiré et qu'il lui avait inspiré.

Et comme c'est fragile, l'Amour!

Il s'était juré d'être l'un à l'autre toute la vie, n'être qu'une âme, qu'un esprit, qu'un cœur, comme ils n'étaient qu'une même chair et qu'un même corps. Qu'avaient valu ces serments. Un rien, l'apparition dans la vie de l'épouse d'un autre être, l'appel des sens vers de nouvelles sensations et cet Amour, ce grand Amour sombrait dans l'Infamie et la honte. Maintenant il se rendait compte que les principes de religion dont il se moquait et qu'il avait travaillé à détruire aurait suffi à contrebalancer l'influence de la matière.

Il se rappelait des détails de toutes sortes, des bribes de conversation qui lui ouvraient des horizons nouveaux. Il se rappelait une phrase d'une de ses lettres.

"Je t'aime, cher Armand, de toute la force de ma jeunesse et de tout mon cœur vibrant. Et je souffre de t'aimer. Même l'amour n'est pas tout. Il ne comble pas toutes mes aspirations. Il évoque en moi un monde d'infini. Quand je ferme mes bras sur toi c'est l'univers que je voudrais étreindre. C'est tout l'infini"...

Le sens lui apparaissait clairement de ses phrases. Lui-même, à certaines heures, n'avait-il pas éprouvé le fini des sentiments humains. Si l'âme ne peut pas s'épanouir librement, totalement, c'est donc qu'elle a

des aspirations et des désirs plus élevés, c'est donc qu'immatérielle par essence elle n'a pour s'extérioriser que des moyens matériels : les sens. Or notre âme aspire vers l'infini et elle se manifeste par les sens qui sont des choses finies... Et il en vint à conclure que son âme était immortelle et que ce fut son tort de ne pas y croire et de limiter sa vie dans les bornes du monde terrestre. Ce Dieu qu'il s'était créé : l'Amour, était donc un Dieu bien imparfait...

Dans le temple de son cœur l'idole s'écroula.

Il continua le procès. A la barre de son raisonnement il cita l'Amitié. N'était-ce pas plutôt de la haine ! Car il détestait. Il le détestait, Lui, qui à la faveur de l'Amitié s'était introduit dans son foyer pour le ravager, le détruire. L'Amitié ! et un sourire de mépris passa sur ses lèvres.

Peut-il y avoir sur terre une amitié pure, désintéressée !

Un rien suffit à l'altérer ! Le choc des intérêts la brise ; le souffle de la passion la ternit.

Pourtant y avait-il deux êtres créés plus pour sympathiser ensemble. N'avaient-ils pas, Pierre Gervais et lui, les mêmes théories, les mêmes convictions, les mêmes principes.

Lâchement Gervais l'avait trompé, trahi...

Et l'Amitié, cette statue altière, tomba de son piédestal et s'effrita...

Mais d'autres idoles restaient debout : L'Amour paternel, la Gloire ! La Richesse. Où était sa fierté de père ! A quoi se résu-mait toute la tendresse qu'il voua à ce petit être, né de l'amour, et dont la chair provenait de sa chair à lui, et de la chair de l'épouse.

Un rien ! Une maladie bête l'avait terrassé, anéanti... Il reposait inerte sous quelques pieds de terre. Il n'était même plus. Seuls subsistaient de l'enfant quelques ossements..... Les vers immondes avaient dévoré ce qu'il était...

Comme les précédentes la troisième idole s'effrita dans la poussière.

Et les deux autres ?

La Gloire altière, la Gloire le narguait.

Plus que l'Amour, plus que l'Amitié, plus que l'Amour paternel, la Gloire résiste au temps.

La Gloire ! Quelle ironie ! Un jour pour-

tant, il fut quelqu'un. Quelqu'un ? Qui donc le connaissait aujourd'hui ? Des millions et des millions d'êtres par centaines ignoraient jusqu'à son existence. Quelques satisfactions d'orgueil ! quelques griseries cérébrales et c'était tout. Cela valait-il la peine de lutter pour si peu de chose...

La richesse ! Il donnerait tout son avoir pour revivre sa vie.

Mais aurait-il de l'argent par milliards que tout cet argent ne pourrait arrêter, ne fut-ce qu'un seul instant sa marche vers la Mort.

La Mort seule comptait.

Le Massacre dans le Temple était complet. Il ne restait des idoles que des débris sur lesquels planaient l'ombre toute puissante de la Mort.

La Mort c'était l'aboutissement de tout la fin de tout. La vie qu'est-ce autre chose que la destruction et l'acheminement vers la Mort qui en est le but ultime.

De raisonnements en raisonnements, il en vint à se convaincre qu'il ne fallait vivre que pour mourir et que la préparation de la Mort en devait être la seule occupation.

Ces jouissances diverses que procurent la fortune et l'amour valent-elles les soucis et les chagrins que chacune traîne et accumule derrière elles ?

Ceux qu'il appelait des fous, ces abbés, ces religieux, ces moines étaient donc, en fin de compte les plus sages.

Pour eux, la mort prenait son sens véritable, une délivrance, une fête, une apothéose...

Après la mort qu'y avait-il ? Rien ? Non pas. Il y avait le mystère. De deux choses où c'était vrai ce qu'on lui apprit au collège, concernant la vie future, ou ce n'était pas vrai. Si c'était vrai ?

Durant trois jours il se débattit au milieu de ce doute lancinant...

XII

Une soirée d'automne, de fin septembre... Il est à peu près cinq heures et demie. Accoudé au rempart de pierre du belvédère, au sommet de la montagne, Armand Dubord regarde la ville. Les arbres sont jaunes, rouges, dorés, incarnats. Toutes les nuances, tous les tons se mêlent, se fondent...

Il y a dans l'atmosphère le calme des

soirs sereins, et aussi la tristesse de l'été défunt...

La ville à ses pieds déroule son panorama de maisons, de vues, d'arbres, de parcs.

Le fleuve trace un ruban d'argent... Au loin on distingue les villes de Longueil, de St-Lambert. Plus loin la montagne de St-Bruno, celle de Beloeil, celle de St-Hilaire...

La chute du jour s'accentue. Les couleurs changent, deviennent plus somptueuses...

Le firmament rougit, s'embrase, et peu après les feux s'éteignent qui le doraient...

Dans les rues, une à une les lumières électriques s'allument aux poteaux.

Dubord regarde. Il voit des maisons longues, des édifices de pierre enfouis dans la verdure.

Il distingue la clarté des fenêtres... et il pense que là, dans ce séminaire dont les ailes s'échelonnent au flanc de la montagne règne le contentement dans l'oubli total des sens, et l'abstraction du moi.

Il reste longtemps accoudé aux remparts à rêver...

La décision s'affirme qu'il a prise la veille.

Demain il grossira de son unité le nombre de ceux qui offrent à Dieu l'hommage de leur Vie.

Qu'attend-il de l'avenir? Rien! Rien! Rien!

Il ne croit plus au bonheur terrestre... il aspire à la Mort qui sera pour lui, la porte ouverte de l'immortalité.

XIII

Chaque année, au soir du vendredi saint, l'audition des Sept Paroles du Christ à la cathédrale attire une foule considérable. Les uns y vont par piété, d'autres pour le plaisir d'entendre la musique. Entre les diverses parties de l'oeuvre on intercale un sermon de circonstance. Cette année-là, un prêtre nouveau était chargé de commenter les Sept Paroles du Christ...

Quand il monta en chaire, très pâle, les traits émaciés d'un ascète, il regarda quelques instants la foule à ses pieds. Ses yeux, très noirs et très grands étaient tristes...

Les cheveux complètement blanchis donnaient à sa physionomie que des rides précoces ne parvenaient pas à vieillir un charme pénétrant. Les mains appuyées sur le

rebord de la chaire, il se recueillit quelques instants, fit le signe de la croix, dans un geste ample et un peu théâtral, et commença : Mes frères...

Les auditeurs, les nerfs secoués l'instant d'avant par la musique, forcèrent leur attention et des milliers d'yeux se portèrent vers le prédicateur.

De sentir la pesanteur de tous ses regards humains, concentrés sur lui, le troubla un peu et ce fut d'une voix hésitante qu'il débuta...

Quelques-uns se demandèrent : pourquoi dans une circonstance aussi solennelle l'on avait choisi un homme si peu éloquent.

Mais quand, la voix s'étant raffermie, le prêtre soulevé par la grandeur du sujet qu'il traitait, se laissa emporter par son éloquence, un frémissement parcourut la foule des fidèles.

— Comme il connaît bien l'âme humaine, songeaient quelques-uns...

— Un second Lacordaire, pensaient d'autres.

— Quel est donc cet abbé et quel mystère cachent ces cheveux prématurément blanchis se demandèrent les jeunes femmes...

La voix vibrante, chaude, l'abbé parlait... Il parlait de l'Amour, tel que le conçoit le monde... de l'amour avec son cortège de désillusions...

Puis il parla de l'Amour du Christ pour l'Humanité, de cet amour qui l'avait poussé à souffrir toutes les humiliations, toutes les ignominies, et qui avait eu son dévouement suprême au sommet du Golgotha, dans le crucifiement d'un Dieu.

Les moins fervents se laissaient subjuguier malgré eux.

Pénétré de son sujet, le prédicateur animé d'une conviction profonde, trouvait des accents d'un pathétique tel qu'ils fouillaient les âmes, les faisant palpiter d'émotion.

Il termina dans une envolée si remplie d'éloquence, que les auditeurs oublieux de la majesté du lieu, applaudirent malgré eux, surpris du geste qu'ils accomplissaient... Ils étaient fascinés... électrisés...

Et chacun se demandait :

— Quel est donc ce prêtre nouveau?

Le lendemain on pouvait lire dans les journaux l'entrefilet suivant :

“L'Abbé Armand Dubord, qui a pronon-

“c’é le sermon à la cérémonie du vendredi
“saint à la cathédrale, vient de renoncer
“à la prédication pour entrer au monastère
“des Trappistes à Oka”.

De retour à sa chambre, l’abbé Dubord
éprouva ce qu’il avait connu jadis : la gri-
serie de l’orgueil.

Après son sermon et devant les résultats
surprenants, des bouffées de gloire lui mon-
tèrent au cerveau.

Spontanément, il décida de ne plus ja-
mais prêcher et de faire le sacrifice de sa
parole en prenant rang dans une commu-
nauté dont le Silence est la règle principa-
le.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Chapitre 1	3
" 2	5
" 3	8
" 4	10
" 5	12
" 6	21
" 7	22
" 8	25
" 9	29
" 10	32
" 11	33
" 12	37
" 13	38



ÊTRE INSTRUIT

Est une nécessité. En déposant 10c par jour, dans une de nos banques que nous vous donnons **gratis** vous aurez suffisamment pour créer une **DOT** pour votre fille ou pour un cours **universitaire** pour votre fils.

Demandez détails

VICTOR ARCHAMBAULT
SURINTENDANT PROVINCIAL
THE EMPIRE LIFE INSURANCE CO.

Edifice La Patrie, - MONTREAL

SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **formation**, soit normalement, soit à l'époque du **retour d'âge**, l'âge critique entre tous. Ce sont des **irrégularités**, des **malaises**, des **bouffées de chaleur**, des **vertiges**, des **étouffements** et des **angoisses**, accompagnées souvent **d'hémorragies** diverses et plus ou moins abondantes: ce sont des **palpitations** de **coeur**, des **douleurs** et des **névralgies**; parfois la femme souffre de **dyspepsie**, de **gastralgie**, et de **constipation** purement nerveuse. Enfin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les **varices**, la **phlébite**, les **hémorroïdes**, et les **congestions** de toute nature. Il existe cependant un endroit où vous trouverez le moyen de **prévenir** ou **d'améliorer** toujours ces infirmités; c'est en consultant à:

**L'Institut de
Prophylaxie de Montréal**

34 rue Hutchison,

-:-

MONTREAL

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS—WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maisons de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER
CHESTERFIELDS
CAROSSES
CHAISES
LITS

LAMPES
BIBLIOTHEQUES
TABAGIES
ETC.

CHAMBRES A COUCHER
DIVANETTES
FAUTEUILS
MIROIRS
RUGS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS
exhibés dans mes vitrines

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achetez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.



Gin Canadien

Melchers

Croix d'or

« Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL



J. A. MERCIER Bijoutier et Horloger

Assortiment complet de bagues diamants, montres pour dames et messieurs, bijoux de fantaisies, argenteries, etc. Offre tout spécial pour le mois de juin, montres de dames, forme rectangulaire en 14k avec mouvement 15 pierres. Valeurs de \$20.00 pour \$14.75. Réparations faites avec soin et garanties.

1410 rue Beaudry,

MONTREAL

1ère porte au nord de la rue Ste-Catherine-Est

Téléphone EST 9894

Résidence EST 1407F



M. Christo Christy de la Société
des Auteurs.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 24

MENSUEL

Christo Christy

Notes biographiques

CHRISTO CHRISTY, le tout jeune auteur de "La Berceuse", de qui l'on attend beaucoup plus que son âge n'a pu encore lui permettre de donner, est d'origine franco-américaine. Il est né à Brunswick, dans le Maine, aux Etats-Unis, le 15 juin 1905, de père et mère canadiens-français. Il y reçut son instruction primaire, pour aller ensuite compléter ses études par le cours commercial de l'Académie Boussol, à Lewiston. Il y a six ans, il suivit sa famille à Québec, où il demeure encore, rue Saint-Jean, auprès de sa mère, aujourd'hui veuve, et d'un frère.

Mais le jeune aspirant-littérateur ne devait pas borner là sa culture, et il n'a cessé depuis sa sortie de classe de s'orner l'esprit des connaissances variées que l'on peut puiser si complètement dans les bibliothèques bien fournies. Formé davantage par lui-même que par des maîtres, si indifférents parfois, Christo Christy n'a donc guère perdu de ces années généralement consacrées au développement de la mémoire plutôt qu'à celui de l'intelligence et du jugement, et peut pénétrer dans le domaine de la littérature avec déjà une inclination très prononcée pour la pensée et la réflexion.

Autodidacte par conséquent, il tint à faire

ses débuts dans le journalisme, cette antichambre de la littérature, et fut quelque temps rédacteur en chef du "Progrès de Nashua", en même temps qu'il y dirigeait une page littéraire. On a pu lire par la suite maintes de ses nouvelles dans diverses publications locales, tels "La Patrie", "Le Samedi" et autres.

Sa première oeuvre, une pièce en trois actes, fut éditée à la Maison Edouard Garand et fut créée au Château Frontenac le 24 novembre 1927. Elle obtint un vif succès pour les qualités déjà solides qu'elle révélait. Il faut dire aussi que Christo Christy, fort féru de théâtre, ne contribua pas peu à assurer la réussite de sa pièce en y interprétant le premier rôle.

Depuis, le jeune écrivain a décidé de laisser son talent se fortifier davantage avant d'aborder à nouveau la forme dramatique. Et son oeuvre prochaine sera un recueil d'essais d'observation, intitulés "Sur le chemin de la vie..." Et son intention est de se vouer désormais au roman et à la nouvelle, genres dans lesquels ses dons incontestables lui permettront avant longtemps de s'affirmer de façon marquante.

Jean BERAUD

Littérature et Littérateurs

Mademoiselle Alice Lemieux

"HEURES EFFEUILLEES"

En feuilletant les pages des "Heures effeuillées" de Mlle Alice Lemieux, pour celui qui lira ces lignes en écoutant se répercuter en son cœur la douceur exquise de la vie belle et harmonieuse telle que cette poétesse se plaît instinctivement à la chanter, naîtra un moment sous le choc musical des mots une certaine élévation d'âme dans les sphères où nous conduit celle qui monte Pegase avec tant de grâce et d'habileté et de maîtrise pour nous conduire avec elle sur la montagne de l'Helicon.

Et quand sur ces pages, vibrantes de pureté et de jeunesse, le livre se refermera de lui-même, il le tiendra entre ses mains comme une chère possession, en le pressant un moment sur sa poitrine.

Car il aura compris, lui, dont l'âme vibre aussi au contact des choses de la vie, dont le cœur est sans doute généreux mais qui ne sait s'extérioriser, parce qu'il n'est pas poète, il aura compris, dis-je, tout le mystère d'un monde divin sans cependant en avoir pu résoudre l'énigme.

Comment alors pourra-t-il rester insensible à toutes les beautés et les tendresses de ces "Heures effeuillées"... heures effeuillées, vraiment, mais aussi immortalisées par une délicieuse enfant de vingt ans.

Comment ne pas se sentir ému soi-même, et troublé étrangement? Car n'avons-nous pas tous à une heure marquée senti monter en nous un flot d'ivresse et germer dans notre cœur des paroles que nous n'avons pu fidèlement traduire? Alice Lemieux évoque tout notre passé dans "Vain Rêve" (1) qui est d'une mélancolie voluptueuse...

"Oh, pouvoir me pencher sur son front qui
[sommeille...]"

Les poètes ont ce don de rire avec plus de sonorité et de pleurer avec plus de tristesse. Sans eux que serait donc la vie? Que seraient les jours de lumière dorée si l'on n'avait, nous les impuissants, que la consolation de contempler la nature sans pouvoir définir tout ce dont se tisse la vie? Que seraient les fleurs sans parfums? Que serait la mer sans tourmente? Que serait le ciel sans Dieu?

Dans les "Heures effeuillées" on retrouve cet exposé clair et précis, la lumière dorée des jours, le parfum des fleurs, la vie simple et heureuse, la foi stable et invincible, l'amour pieux et divin.

x x x

Au cours d'un récent voyage, j'avais l'occasion de passer sous le ciel de Saint-Michel de Bellechasse. Comme nous stationnions au bureau des Postes, je profitai de l'occasion pour m'informer où demeurait la poétesse Alice Lemieux.

"La première maison à droite", me dit-on.

Je trouvai en la personne de Mlle Lemieux la réalisation du rêve que mon imagination avait fait à son endroit.

Notre poétesse est d'une simplicité ingénieuse, toute mignonne et gracieuse. Sa voix renferme l'écho cristallin des flots de son beau fleuve qui se déroule à deux pas de son toit. Son regard profond et limpide est aussi majestueux et éloquent que le Saint-Laurent.

BIOGRAPHIE

Née à Québec le 23 septembre, 1905, Mademoiselle Alice Lemieux vit actuellement à Saint-Michel, comté de Bellechasse. Elle a fait ses études à Québec chez les Ursulines. Mlle Lemieux est membre de la Société des Poètes et de l'Association des Auteurs Canadiens. Elle a collaboré à la plupart des revues et journaux de notre pays, au "Canada Français", à la "Poésie", etc. Elle figure avantageusement dans l'Anthologie Inter-

(1) "Vain Rêve" — dans les *Heures Effeuillées*, page 94.

nationale des Poètes publiée à Paris au cours de 1927 par Monsieur M.-J.-L. D'Artrey.

Son premier recueil de vers, "Heures Effeillées", fut très bien accueilli par nos critiques et par nos fervents de la belle Poésie.

BIBLIOGRAPHIE

"HEURES EFFEUILLEES".—Recueil de poésies publié en 1926 chez Ernest Tremblay. Québec.

En préparation:

"LE POEME DE LA JEUNE FILLE".—Poésies. Ce titre, cependant, n'est pas, je crois, le nom définitif de ce prochain volume de Mlle Lemieux.

Christo CHRISTY,
De la Société des Auteurs. (Dans les *Heures Effeillées*).

Fleurs

Hier encore, j'aimais les roses,
Hier au temps de mon bonheur;
Dans leurs beautés fraîches écloses
Souventes fois j'ai mis mon coeur.

Aujourd'hui j'aime les pensées,
Dont l'amitié fleurit mes pas;
Leurs voix timides, effacées,
Ont des mots qui ne fanent pas.

Demain, j'aurai des immortelles
Dans le jardin de mes amours;
J'aimerai, pour vivre avec elles,
Des fleurs qui souriront toujours.

Alice LEMIEUX

Vain rêve !...

Oh! pouvoir me pencher sur son front qui sommeille,
Le baiser doucement sans qu'il n'en sache rien,
Et sans que mon coeur indiscret ne l'éveille,
Le voir longtemps sourire à son rêve incertain.

Et lui sourire aussi de toute ma tendresse,
Lui parler bas, tout bas, en lui disant mon coeur,
Oh! pouvoir prolonger de mes yeux la caresse
Puis partir... oubliant sur sa main une fleur!...

...Oh! ce n'est qu'un désir chimérique, un vain rêve,
Un amour que je brise et qui ne vivra pas!...
Mais, je sens, dans mon coeur, un bonheur qui s'achève,
Quelque chose qui souffre et sanglotte tout-bas!...

Alice LEMIEUX

Oh... ce rocher, ce vent, ces vagues...

Les vagues se penchaient en des gestes de fleurs
Et drapaient le rocher de mousselines blanches,
Apportant à nos pieds une algue ou quelques branches,
Et chantant pour nous deux leur nocturne bonheur.

Un vent taquin froissait les fleurs de mon corsage
Et toujours sur mon front rejetait mes cheveux,
Mais vos doigts patients en découvraient mes yeux,
Bénissant, je crois bien, la brise si peu sage.

Vous me disiez tout bas des riens que j'adorais
Des mots que vous aviez parfumés de votre âme ;
J'avais tant de bonheur dans ma robe de femme,
Que faible, j'ai senti soudain que je pleurais...

Je pleurais de savoir que l'heure serait brève,
Et que je reviendrais sur ce rocher brumeux
Seule, rêver au temps où nous rêvions à deux ;
Que la vie est un jour, que la joie est un rêve.

J'étais triste et pourtant dans le soir mauve et gris,
Qui descendait vers nous en buvant la lumière,
Je glanais une gerbe adorable éphémère,
De vos regards, vos mots, vos gestes et vos ris.

Parfumée à votre âme et cachée en la mienne,
Gerbe qu'il fait si bon retrouver quand parfois
Avide de bonheur je me penche et je bois
Ce qu'elle a conservé de sa douceur ancienne...

Oh... ce rocher, ce vent, ces vagues, cette voix...

Alice LEMIEUX

(Dans les *Heures Effeuillées*).

Quelques remarques sur les derniers manuscrits soumis au Comité de Lecture de la maison Edouard Garand

Tâche infiniment longue et délicate, que celle de préparer le *visa* judicieux qui doit être apposé sur la dernière feuille d'un manuscrit. L'auteur des présentes lignes n'a pas osé jusqu'à ce jour se charger d'une telle entreprise, non par crainte des responsabilités, mais à cause du labeur qui s'ajouterait pour lui à tant d'autres besognes déjà trop absorbantes. C'est donc à titre exceptionnel que *La Vie Canadienne* publiera les remarques qui suivent; d'autres plumes continueront ici, espérons-le, la critique des ouvrages soumis au Comité d'examen. C'est l'amorce d'une série d'études qui semble des plus utiles. Qu'une oeuvre, en effet, soit jugée digne ou non de passer chez l'imprimeur, il y a intérêt pour tous à connaître les efforts de nos ouvriers de la pensée.

Nous avons aujourd'hui trois ouvrages dont deux sont en instance d'admission. Que les auteurs prennent d'abord bonne note de cette remarque d'ordre général: dès qu'il a parcouru les premiers feuillets d'un gros fascicule, un oeil exercé ne se trompe guère sur la valeur de l'ensemble. Le style, oui, le style importe avant tout pour conquérir les suffrages des membres du jury, en attendant de forcer l'admiration du grand public. Aussi, sans vouloir anticiper sur le jugement final qui fixera le sort de nos trois écrivains, c'est sur les questions de forme que nous allons diriger un rapide coup de sonde.

— 0 —

Voici d'abord un recueil poétique dû, paraît-il, à une plume féminine; l'auteur n'a pas encore donné de titre à son oeuvre et n'a pas voulu révéler son nom: c'est sagesse, l'affaire est d'ailleurs sans importance pour le moment; nous tenons de source sûre que les bonnes feuilles sont chez l'imprimeur, signe certain d'une approbation préalable. Mais les épreuves demanderont une mise au point importante pour la ponctuation qui est très fantaisiste. En ce qui concerne le texte, prenons au hasard quelques strophes. Lisez ce morceau intitulé *Rose d'Amour*:

“Je ne vois plus la blonde aurore
Et ses flèches de diamants,
Ni le soleil couchant qui dore
La plaine de ses feux mourants:
J'adore la minute brève
Où, soudain me fut révélée
La vision chère à mon rêve;
Vers vous mon coeur s'est envolé.

Si je cherche la paix sereine
Et l'ombre épaisse des forêts,
Pour calmer mon âme incertaine
Où l'amour verse ses secrets,
En vain l'oiseau, par son ramage,
Charme le silence des bois;
Je ne vois plus que votre image,
Je n'entends plus que votre voix.

Je ne vais plus de l'onde vive
Revoir les mirages trompeurs;
Aujourd'hui, mon âme captive
Se mire dans vos yeux charmeurs;
Oh! c'est qu'en mon coeur est éclos,
La divine rose d'amour.”

*J'adore la minute brève
Où, soudain, me fut révélée
La vision chère à mon rêve...*

Le manuscrit porte *révélé* au masculin, ce qui est une faute de syntaxe; d'autre part, le participe mis au féminin introduit une rime défectueuse avec *envolé*, qui est nécessairement au masculin. Nous rencontrons ensuite des termes impropres: *révéler une vision* est une tautologie, puisqu'une vision n'existerait pas si elle demeurerait invisible. Remarquons aussi l'épithète *chère à mon rêve*: une *vision* et un *rêve* sont deux termes presque synonymes; d'où la *vision* devient *chère à elle-même*; nous voilà en pleine subtilité.

Dans la seconde strophe, on lit: *l'amour verse ses secrets*; les *secrets* sont une matière trop vague pour qu'on puisse la *verser* quelque part.

Enfin, la dernière strophe résume les développements antérieurs et donne l'explication de l'aveuglement produit par une passion violente: une éprise ne voit plus que le

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :

"La Vie Canadienne"

Casier postal 969

MONTREAL

personnage aimé; tout ce qui n'est pas lui rentre dans le néant. Mais l'auteur ajoute que cet exclusivisme est dû à l'éclosion de la *rose d'amour* dans un coeur.

Nous ne comprenons pas bien comment cette fleur peut posséder un pareil pouvoir. Il fallait modifier la construction et dire que la *rose d'amour* exerce une fascination capable d'effacer, d'éclipser toute beauté voisine. Au reste, est-ce un homme ou une femme que l'écrivain fait parler de la sorte? La pièce demeure trop indéterminée.

Les mêmes reproches pourraient être adressés à plusieurs autres poèmes de ce recueil. Néanmoins il y a une telle facilité dans la versification, qu'il est impossible de dénier à cette femme de véritables aptitudes à l'art sublime qu'elle entreprend de cultiver.

— 0 —

A côté de la poésie, le roman vient prendre place a utilisé ses heures de loisirs en composant un essai intitulé *La Divinité Chair*. Ces mots sont probablement une adaption des textes mythologiques qui nous montrent les

dieux de l'Olympe s'incarnant ici-bas pour partager la vie des simples mortels; il y aurait irrévérence à mettre ici en cause l'auguste mystère de l'Incarnation, tel que l'enseigne le dogme chrétien. Mais, de toute manière, ce titre est obscur et mériterait d'être transformé: *La Chair Divinisée*, par exemple, nous donnerait une idée plus juste de cette idolâtrie qui est de tous les temps.

Georges Bouchard avait choisi un beau thème; par malheur, les fautes orthographiques dénotent une nonchalance peu commune, et le style est loin d'effacer cette première impression. Il faudrait passer quelques heures avec l'auteur pour lui ouvrir les yeux sur des expressions bizarres, sur des termes écrits au hasard. Comment entreprendre la publication d'une oeuvre qui offre de pareilles taches? Travail à remettre sur le métier. Ce premier exercice n'aura pas été vain, si notre jeune romancier consent à lui donner la forme voulue.

Est-ce un verdict analogue qui s'applique au manuscrit sans titre de A. B. P? L'orthographe est moins défectueuse, le style a plus de tenue. Mais on rencontre des phrases qui sont restées inachevées, dans la fougue de la composition; il y a des termes canadiens qui seraient difficilement compris en France. Or, n'est-il pas désirable que les livres édités à Montréal, à Québec, à Ottawa, puissent fraterniser avec ceux qui circulent à Paris? La véritable originalité de la littérature franco-canadienne doit provenir beaucoup moins du dialecte que de l'inspiration spéciale qui l'anime. Jeunesse, vigueur, enthousiasme, autant de qualités qui peuvent exercer une irrésistible fascination sur les esprits lassés du dilettantisme européen.

Etudiez la technique de votre art, jeunes gens avides de gloire. Votre talent manque de maturité. Nous exigeons de vous d'autres efforts, parce que nous voulons vous voir occuper un rang honorable dans l'immense production littéraire de notre époque.

Abbé F. Charbonnier

Quoi leur écrire ?

Y paraît que c'est la quesquion du jour! ...Donnez-nous un livre... mais un livre, ou ben serrez-vous la plume!

V'là ben c'que j'entends dire de tous côtés. Y a Turc et ses Cahiers, et pis y a Chose avec ses pages de Critiques, et pis y en a un tas d'autres qui sont pas pour çï et qui sont pour ça. Eh ben! j'vas vous dire mon idée, moé, et ça prendra pas goût de tinette. Vous autres les critiqueurs, pis les censeurs, pis les rhéteurs, pis les professeurs, pis les... vous savez pas c'que vous voulez, c'est ben simple, vous l'savez pas!

Ah! ah! ça vous cogne, ça?

Hein! vous demandez quisse que j'su? J'su un écrivain... pardon! un romancier! Dame! j'voudrais pas insulter les écrivains en me mettant de leur nombre. Non... moé, j'su simplement un romancier. Et voulez-vous savoir c'que c'est un romancier? C'est un faiseur d'histoires. Et pis j'su canayen, et pis un habitant avec ça.

Hein! ça vous la plante?... Mais dites rien, j'viens au cochon qu'il faut saigner pour le Jour de l'An. C'cochon-là, c'est l'livre canayen.

Vous dites, vous, messieu le critiqueur, qu'on n'a pas de littérature, et qu'en faut une. Beau dommage! Et pis après, vous dites: ben oui, on n'a une de littérature, mais c'est une littérature de pacotille (et nous pacotillons et vous pacotillez aussi), ça sent l'écurie à plein nez, ça sent même la bouse; on n'a plein le culot de tout ce stock de terroir plat et risible, et pis on n'a plein le casse de la veine du patriotisme avec tout son fatras et ses grands mots déclamatoires, et coetera, et coetera...

Oui, j'vois ben que vous en avez plein le casse, messieu le critiqueur, ça vous charire au point que vous savez plus c'que vous voulez. Mais si on vous écrit c'que vous exigez, vous direz encore que ça vaut rien de rien, parce que vous vous imaginerez que c'est un canayen qui a écrit ça. C'est bête tout de même, sacré bonguienne... J'dis pas Nom de Guieu, vous allez m'prendre pour un français. Non... j'su canayen!

Vous dites encore: Oui, mais faites-nous un livre humain!

Mais c'est vous, cher mesieu, qui êtes pas humain.

Et vous, l'autre mesieu l'critiqueur, vous

dites qu'on n'a pas l'intuition... Quel mot! Vous avez l'air de penser que rien qu'avec c'l'intuition on va créer des chefs-d'oeuvre? Non, parlez donc pas de même!

Et vous encore, l'autre mesieu L'critiq...

Quien! à vous autres tous les critiqueurs j'vas vous dire ben franchement: votre premier défaut, vous savez pas lire, vous savez pas sentir... (j'veux pas dire par le nez), vous savez pas lire et vous savez pas sentir, v'là! Et c'est aussi le grand défaut des Canayens, et le mien aussi... on sait pas lire! Le romancier canayen, que vous dites, quand y écrit, y pense trop à c'qu'y a lu! Et vous autres, les critiqueurs, quand vous lisez le romancier canayen, vous vous imaginez lire Ti-Pierre Benoit, ou Henry Bordeaux, ou même René Bazin. Merci ben du compliment! C'est donc c'qui fait que quand un éditeur canayen a tiré la Maria Chapdelaine à trois mille, vous avez rien dit. Bah! avez-vous pensé, ça doit être un canayen qui a écrit ça... Mais quand Grasset a lancé la Maria en l'air comme des barres de savon, ça vous a tapé dans l'oeil.

—Hein! c't'Hémon? Quoi, c'était donc un français?... Ah ben! ah ben!...

Pis alors vous entendez dire que la Chapdelaine est un beau livre canayen, et v'là que vous l'achetez, v'là que vous tapez des mains, et v'là que ce pas-fou de Grasset vend à ces pas-fins de Canayens quarante mille exemplaires... Mais j'vous demande pourquoi on n'a pas fait vendre ces quarante mille exemplaires à c'pauvre p'tit éditeur canayen? Ça vous aurait rien ôté, y me semble! Faut-y être bête un peu, nigaud, badaud, archi-archi... Et c'est encore ben plus bête de nous demander à c't'heure, à nous autres romanciers, des Maria. Est-ce que ça serait pour nous planter dans le nez que ç'a déjà été écrit c't'histoire-là?...

Quien! quien! vous autres, j'vas vous dire encore une fois, vous savez pas c'que vous voulez, et allez au guiable! Et pis nous autres on fabrique pas de barres de savon. Et si vous aimez pas nos romans, on s'en sacre, notre peuple, lui, les aime! Et vous autres encore, les critiqueurs, si nos romans vous exaspèrent, sacrez-les au poêle et lâchez-nous la paix! Bonguienne de...

Ah! quien, j'm'arrête, parce que j'vas m'mettre à... Jean PIONNIER

Les Éditions Édouard Garand et les œuvres de Benjamin Sulte

Les Editions Edouard Garand viennent de s'enrichir considérablement par la publication qu'elles entreprennent des *Mélanges historiques* de feu Benjamin Sulte, compilés par Gérard Malchelosse, de la Société historique de Montréal. C'est une tentative nouvelle qui ne manquera pas d'intéresser les amis nombreux que possédait l'éminent historien et les chercheurs en général, car les études de Benjamin Sulte constituent l'une des collections les plus considérables et les plus importantes de nos auteurs canadiens.

Le volume qui vient de paraître contient cinq articles remarquables : Etienne Parent, sir Wilfrid Laurier, Reiffenstein, les gouverneurs des Trois-Rivières et les lettres prophétiques de Montcalm.

Dans un avant-propos qui lui sert à réfuter les remarques injustes que des ignorants ont portées sur les *Mélanges historiques* de Benjamin Sulte, M. Malchelosse ajoute au substantiel travail de l'historien des notes anecdotiques des plus typiques sur Etienne Parent qui fut, sans contredit, l'homme le plus estimé de ses concitoyens en même temps que le plus érudit. C'est avec une raison justifiée qu'on l'a appelé le Victor Cousin du Canada à une époque où Cousin exerçait comme une magistrature philosophique en Europe. Il fut en plus surnommé le Mentor de la Presse canadienne.

L'étude fortement documentée de M. Sulte est certes ce que nous avons de mieux sur Etienne Parent. Elle nous rapproche de l'époque où la vigueur intellectuelle de M. Parent triomphait de nos adversaires, en même temps qu'elle rend hommage à ce penseur à l'esprit supérieur dont l'empreinte se retrouve dans tous les grands événements auxquels la presse et les gens modérés ont prêté un puissant concours pour la conquête de nos droits et de nos libertés constitutionnels.

M. Sulte était aussi qualifié pour parler de Laurier, qu'il a intimement connu, ayant été son voisin durant nombre d'années à la Côte de Sable, à Ottawa. C'est M. Sulte que Laurier, à peine parvenu au pouvoir, appelait en 1899 pour organiser l'envoi des troupes canadiennes au Transvaal. L'intimité entre le chef du parti libéral et le haut fonctionnaire de la milice ne s'est jamais altérée par la suite. M. Sulte raconte quelques anecdotes sur sir Wilfrid et nous peint l'homme politique, le camarade, l'orateur, l'écrivain.

"C'est Laurier, dit Benjamin Sulte, qui, le premier, engloba les cinq provinces de 1896 dans son programme de politique libérale et qui alla faire entendre sa voix au service de la grande cause. Le premier ministre doit être, en effet, l'homme de toutes les provinces, sans quoi il a en lui-même des points faibles. Laurier avait compris cela de longues années avant que d'arriver au pouvoir."

Le livre est d'une typographie soignée. C'est un livre de prix tout désigné et nous le recommandons fortement aux vrais patriotes.

Gérard LeJEUNE

Quelques ouvrages nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François
Xavier ou ailleurs.

par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir
au public en disant:

"Garanti vous intéresser ou argent
remis".

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier",
Etc., etc., etc.

par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant
la publication des **Mélanges Histori-
ques**" continue une oeuvre patriotique
digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman
Canadien" voilà ce grand succès im-
primé sous un journal de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 1 vol. 50c

M. Wilfrid Proulx vient de gagner
le grand prix de poésie des Chevalliers
de Colomb.

"L'Homme à la Physionomie
Macabre""

par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la
faveur du public. En effet il ne reste
que quelques exemplaires à offrir à
l'Elite.

"La Terre que l'on défend"

par:

HENRI LAPOINTE i

Prix: 75c 1 vol.

Pour les âmes bien nées la valeur
n'entend pas le nombre des années,
l'on peut dire la même chose de l'au-
teur de ce Roman à la fois patriotique
et sentimental.

"A la Fleur de Peau"

par:

RAYMOND GODIN

AVOCAT

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations finis qui
égratigne "A la Fleur de Peau", sans
faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"

par:

FRANÇOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui
promet et le public peut juger ce que
promet ce livre.

Une déception

Contes par Ubald Paquin. — Extraits de

"Contes Bizarres", édités chez Garand.

J'étais seul à m'embêter quand le timbre de la porte résonna. C'était Paul Brossard. Depuis un mois, je ne l'avais vu.

J'étais accoutumé de le rencontrer assez souvent à la ville, rue Saint-Jacques ou Sainte-Catherine. Assez souvent, aussi, il me téléphonait et j'allais chez lui passer une de ces soirées, suffisamment agréable, où l'on dit des riens, histoire de tuer le temps à deux. Son absence subite, que rien ne semblait motiver, m'avait quelque peu intrigué.

Je l'examine attentivement pour découvrir sur sa physionomie si quelque chose d'insolite lui était arrivé.

Il avait les traits étirés, les pointes de ses moustaches, qu'il relevait toujours fièrement et auxquelles bien des coeurs s'accrochèrent, retombaient chaque côté de la bouche. Je crus remarquer que le noeud de sa cravate ne révélait pas le soin coutumier, et que le pli du pantalon n'était pas impeccable. Enfin, ses souliers n'étaient pas cirés.

—C'est grave, pensai-je, il se néglige.

Approchant une chaise, je l'invitai à s'asseoir. Ce qu'il fit sans se faire prier.

—D'où viens-tu qu'on ne te voit plus?

D'une voix caverneuse, d'une voix d'outre-tombe, il répondit:

—Je viens de traverser une crise morale atroce!

—Une crise morale?... Je ne te comprends pas.

—Mais oui... une déception, si tu veux.

—Allons donc... ce n'est pas possible... Une déception! Toi, l'irrésistible! Quelle

femme extraordinaire peut t'avoir causé tant de soucis? Toi le beau Brossard! La coqueluche de toutes les jeunes filles!

—Assez! Tu m'embêtes! J'ai eu une déception, te dis-je, c'est tout. Epargne-moi tes compliments! Ils sonnent trop l'ironie dans la circonstance.

—Eh bien! je me retracte. Mais raconte-moi ton aventure.

Brossard, après avoir soupiré longuement, me raconta l'étrange déception dont il avait été la victime.

"Mon histoire est bien simple, commençait-il, elle est aussi bien tragique.

Il y a quelque temps, je descendais au bureau, comme d'habitude, en tramway, quand ma vue se trouva attirée subitement vers une jeune fille que je n'avais par remarquée tout d'abord.

Je l'examinai attentivement et te l'avouerai-je, je reçus comme un choc que je n'essaierai pas d'analyser, mais qui était de l'amour. Je m'aperçus que je l'aimais. Eh bien oui! je l'aimais. Ça c'était fait brusquement, comme cela, le temps d'y penser. Tu ris. Il n'y a rien d'étrange là-dedans! Le coup de foudre, quoi! Ce fut surtout en descendant de voiture que je vis l'importance soudaine que cet être dont j'ignorais tout—le nom et la naissance—prenait dans ma vie. Te conterai-je les longues soirées d'ennui que j'ai vécues seul dans mon cabinet d'étude à revoir incessamment ce profil adoré?

J'ai rencontré bien des femmes dans ma vie; j'ai fait, comme tu le dis, bien des conquêtes — ce qui signifie que j'en ai vu de tous les genres et de toutes les catégories —

mais jamais, entends-tu, jamais, j'en avais vu capable, comme celle-là, d'incarner le rêve que tout homme fait inconsciemment d'une âme soeur.

Elle était belle, divinement belle. Les yeux bleus très grands, ombragés par de longs cils, les cheveux blonds. Le teint d'une blancheur libiale, sauf un peu de rose aux joues. Sur-tout, et c'est ce qui m'ensorcela le plus, un air de distinction mêle d'ingénuité.

Oui, mon pauvre vieux, ce que nous sommes faibles ! Une enfant qui n'a peut-être pas seize ans et qui ne filait pas de laine — Brossard ne perdait jamais l'habitude de placer, çà et là, une réminiscence de ses lectures — bouleverser un homme, anéantir en lui ses énergies, le mettre au désespoir ! Que de nuits j'ai passées, la tête dans les mains, à rêver d'elle ! Le matin, je me levais pour aller travailler, incapable d'une pensée sérieuse, n'ayant d'autre idée en tête que la revoir ! Oui, la revoir, me saturer les yeux de sa beauté, me pencher sur elle, pouvoir la cueillir comme on cueille une fleur, la respirer longuement, pour à la fin m'enivrer de son parfum.

Cet état d'âme durait depuis des semaines, lorsqu'une après-midi, revenant à pied rue Sainte-Catherine, après être allé reconduire un ami à la gare Windsor, je déambulais comme un automate, ne songeant pas pour l'instant à l'objet de mes rêves.

En face du carré Philipps, tout à coup je l'aperçois. Je la regarde avec des yeux agrandis par l'émotion qui m'empoignait.

Elle était plus belle que la première fois, plus idyllement belle. Son port était celui d'une déesse, son élégance poussée jusqu'au raffinement. Ses yeux étaient plus bleus, plus candides, plus purs.

Ce n'était presque pas une créature naturelle. C'était un rêve concrétisé. Il me semblait qu'elle se volatilisait pour se perdre dans l'éther.

Courir après, lui crier mon amour, enchaîner ma vie à ses pieds, je ne voulais que cela. A peine l'ai-je entrevue qu'elle était disparue dans la foule des passants, passante elle-même.

Je retombai dans la langueur morne qui me ruinait... Tu as dû t'apercevoir que j'ai maigri ?

— En effet.

— Rien d'étonnant. J'en ai perdu le boire et le manger. Encore si le Destin s'était

montré moins cruel ; si le hasard, ce mystérieux hasard qui souvent est l'artisan du bonheur ici-bas, m'avait donné la chance de lui parler, d'essayer de me faire aimer d'elle. J'en avais tellement la conviction qu'elle m'aimerait. Cela n'était pas possible que, par l'intensité de l'amour que je lui portais, il ne se put dégager un fluide immatériel capable d'agir sur sa pensée et son cœur.

Je soupirais donc après le hasard, espérant me retrouver devant elle. Nos chemins pourraient se croiser. Et alors... alors c'était toute la nuée des rêves fous qui crevait sur ma tête.

“Mais, me disais-je parfois, lorsque je m'enflammais trop, une créature aussi parfaite doit avoir beaucoup d'admirateurs ! La lutte serait plus dure. Le prix en valait la peine.”

Et d'y penser, cela me stimulait davantage, rendait le désir que j'avais d'elle plus puissant.

Enfin, hier soir, je la revis. Encore dans le tramway. Ma première pensée fut de bénir cette institution moderne qui nous fait côtoyer tant de gens, et nous sert parfois si bien dans nos desseins. Elle était assise vers le milieu du char. Il y avait foule. Je ne la distinguais pas très bien, mais je savais que c'était elle. Un projet bien arrêté s'ancre dans ma tête. Je risquerais le tout pour le tout.

Je commençai à le mettre à exécution et réussis, après avoir beaucoup joué des coudes, à me frayer un chemin jusqu'à elle. Je la regardai alors... mais, ô déception !... Elle mâchait de la gomme et sentait les oignons !”

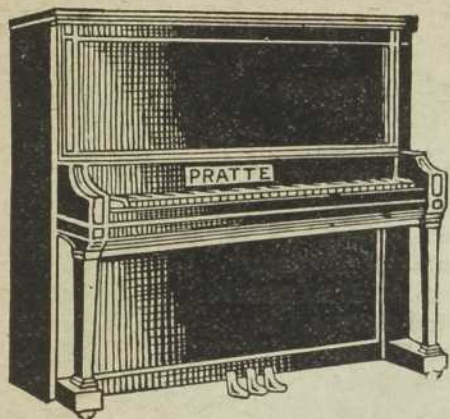
Vient de Paraître

Le Sérûm qui tûe

Pièce en 2 actes, par M. R. De Cotret.

Un nouveau volume de la collection “Le Théâtre Canadien”.

Prix : 25c, aux Editions Garand.



Le piano **PRATTE**
L'instrument parfait.



Le fameux radio ROGERS (sans batterie).—Le poste par lequel tous les autres sont jugés.



L'ORTHOPHONIC-VICTOR
Achetez le véritable, il ne coûte pas plus cher que les autres.

Nous avons en magasin tous les modèles de chacune de ces
marques et nous les vendons aux

CONDITIONS LES PLUS FACILES EN VILLE

J. Donat Langelier
LIMITEE

368 est, rue Ste-Catherine, -:- MONTREAL

Le plus grand magasin du genre au Canada

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- | | |
|---|--|
| 1.— <i>L'Iris Bleu</i> , 2ème édition | Par J. E. Larivière |
| 2.— <i>Le Massacre de Lachine</i> , épuisé | Par X X X |
| 3.— <i>Ma cousine Mandine</i> , 3ème édition, 75c | Par N. M. Mathé |
| 4.— <i>Les Fantômes Blancs</i> , épuisé | Par Aulia Richefort |
| 5.— <i>La Métisse</i> , 2ème édition, 75c | Par Jean Féron |
| 6.— <i>Gaston Chambrun</i> | Par J. F. Simon |
| 7.— <i>Le Lys de Sang</i> , épuisé | Par Henri Doutremont |
| 8.— <i>Le Spectre du Ravin</i> , 2ème édition | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.— <i>Le Médaillon Fatal</i> , épuisé | Par André Jarret |
| 10.— <i>L'Aveugle de St-Eustache</i> , 2ème édition | Par Jean Féron |
| 11.— <i>Nypsia</i> | Par Henri Doutremont |
| 12.— <i>Fierté de Race</i> | Par Jean Féron |
| 13.— <i>Roxane</i> , épuisé | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.— <i>La Revanche d'une Race</i> , épuisé | Par Jean Féron |
| 15.— <i>L'Expiatrice</i> | Par André Jarret |
| 16.— <i>L'Associée Silencieuse</i> | Par J. E. Larivière |
| 17.— <i>L'Ombre du Beffroi</i> | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.— <i>La Besace d'Amour</i> | Par Jean Féron |
| 19.— <i>Le Grand Sépulcre Blanc</i> | Par Emile Lavoie |
| 20.— <i>Les Cachots d'Haldimand</i> | Par Jean Féron |
| 21.— <i>La Cité dans les Fers</i> | Par Ubald Paquin |
| 22.— <i>La Taverne du Diable</i> | Par Jean Féron |
| 23.— <i>Le Trésor de Bigot</i> | Par Alexandre Huot |
| 24.— <i>Le Patriote</i> , 1837-38 | Par Jean Féron |
| 25.— <i>Le Mort qu'on Venge</i> | Par Ubald Paquin |
| 26.— <i>Le Manchot de Frontenac</i> | Par Jean Féron |
| 27.— <i>Fleur lointaine</i> | Par François Provençal |
| 28.— <i>La Ceinture Fléchée</i> | Par Alexandre Huot |
| 29.— <i>La Bracette de Fer</i> | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.— <i>La Digue Dorée</i> , Roman des Quatre | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,
Jean Féron, Jules Larivière |
| 31.— <i>La Besace de Haine</i> | Par Jean Féron |
| 32.— <i>Le Lutteur</i> | Par Ubald Paquin |
| 33.— <i>Le Siège de Québec</i> | Par Jean Féron |
| 34.— <i>Le Mystère des Mille-Iles</i> | Par Pierre Hartex |
| 35.— <i>Le Drapeau Blanc</i> | Par Jean Féron |
| 36.— <i>Les Caprices du Coeur</i> | Par Ubald Paquin |
| 37.— <i>Les Trois Grenadiers</i> | Par Jean Féron |
| 38.— <i>L'Impératrice de l'Ungava</i> | Par Alexandre Huot |
| 39.— <i>Le mystérieux monsieur de l'aigle</i> | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.— <i>Le Mendiant Noir</i> | Par Marc Lebel |
| 41.— <i>L'Espion des Habits Rouges</i> | Par Jean Féron |
| 42.— <i>L'Empoisonneur</i> | Par Jean Nel |
| 43.— <i>Le capitaine Aramèle</i> | Par Jean Féron |
| 44.— <i>Le Massacre dans le temple</i> | Par Ubald Paquin |
| 45.— <i>L'Enjoleuse</i> | Par Madame E. Croff |

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

PRIX CHAQUE VOLUME: 25 CENTS

PAR LA MALLE: 30 CENTS

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586 MONTREAL



Prime
nest

Dow

Old Stock Ale
mûrie à point

Prime par la Force et par la Qualité

BNQ



C 000 148 677

GOUTEZ**NOS FÈVES AU LARD**

Et vous serez surpris comme elles flattent le palais et comme elles sont nourrissantes. C'est un plat délicieux et économique, que la ménagère ne saurait dédaigner et que le gourmet appréciera.

Au bon vieux temps, aussitôt la journée sortie, alors que l'odeur délicieuse du bon pain chaud excitait l'appétit, la maman mettait le comble à la joie de tous en plaçant dans le four chaud à point — comme le fait Catelli — le pot de fèves au lard, le plat de résistance.

Ces fèves, cuites lentement et uniformément avec des tranches de lard savoureux, possédaient une saveur exquise à nulle autre pareille. C'est précisément parce que les Fèves au lard de Catelli sont

CUITES AU FOUR

“comme chez-nous”, qu'elles ont ce goût exquis et inimitable des Produits de “Chez-Nous”. De plus elles sont plus économiques que les fèves faites à la maison.

Réchauffez dans la poêle les**FÈVES AU LARD****CATELLI****CUITES AU FOUR COMME “CHEZ NOUS”****FAITES-EN L'ESSAI**

148677